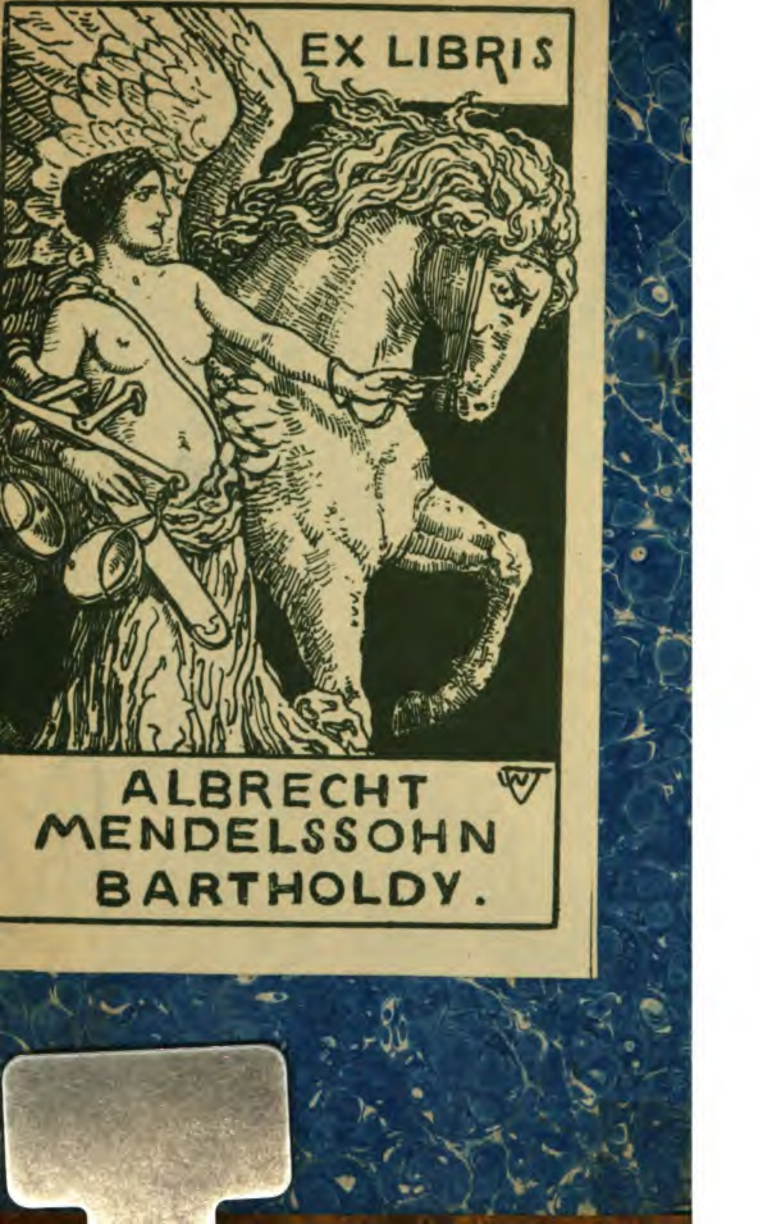




EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LETTRES PERSANES.

LETTRES PERSANES

par

M. de Montesquieu.

*

NOUVELLE ÉDITION

augmentée de douze lettres, qui ne se trouvent point dans les précédentes.

*

à MANNHEIM

Chez Ferdinand Kaufmann
Libraire de la cour.
1801.





QUELQUES REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES PERSANES.

RIEN n'a plu davantage dans les Lettres Persanes, que d'y trouver, sans y penser, une espece de Roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin; les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent dans leur tête un air moins merveilleux & moins bizarre; & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, suivant la différence de leur caractere. D'un autre côté, le désordre croît dans le sérail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbek, c'est-à-dire, à mesure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle: ce qui fait plus

ſentir les paſſions que tous les récits qu'on en pourroit faire, Et c'eſt une des cauſes du ſuccès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les Lettres Perſanes.

Enfin, dans les Romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau Roman. On n'y ſauroit mêler de raiſonnemens, parce qu'aucuns des perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais dans la forme de Lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déjà formé, l'Auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale à un Roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette, & en quelque façon inconnue.

Les Lettres Perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les Libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monſieur, *diſoient-ils*, faites-moi des Lettres Perſanes.

Mais ce que je viens de dire ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite; encore moins d'aucun mélange avec des lettres

écrites d'une autre main, quelqu'ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvé trop hardis. Mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Persans, qui devoient y jouer un si grand rôle, se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, c'est-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres pensées devoient être singulieres: il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espece de singularité qui peut compatir avec de l'esprit. On n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre religion, on ne se soupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne doivent pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parlent de nos coutumes & de nos usages. Et s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette

ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette juſtification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du reſpect pour le genre-humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le Lecteur de ne pas ceſſer un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la ſurpriſe de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il eſt prié de faire attention que tout l'agrément conſiſtoit dans le contraſte éternel entre les choſes réelles & la maniere ſinguliere, naïve ou bizarre dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le deſſein des Lettres Perſanes ſont ſi à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront ſe tromper eux-mêmes

INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'Epître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre: on le lira, s'il est bon; & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premieres lettres pour essayer le goût du public: j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu: car si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boîte dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis, on diroit: Son livre jure avec son caractere; il devroit employer son temps à quelque chose de mieux; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions,

parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

Les Perſans qui écrivent ici, étoient logés avec moi; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecret. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes dont ils ſe feroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie perſane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le lecteur du langage aſiatique, autant que j'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous; & j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui

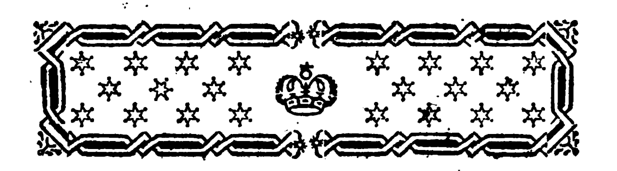
ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres, avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chofe qui ma ſouvent étonné, c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manieres de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes, qui je ſuis ſûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait: ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'or-

ner la tête de ſa verſion ou de ſa gloſe ; du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raiſons. Une des meilleures, eſt que ce ſeroit une choſe très ennuyeuſe, placée dans un lieu déjà très ennuyeux de lui-même ; je veux dire une préface.



LETTRES PERSANES.

LETTRE PREMIERE

USBECK A SON AMI RUSTAN.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Kom. Lorsque nous eumes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin; & hier, vingt-cinquieme jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumiere orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron où je séjournerai quelque temps. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar, 1711

LETTRE II.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son Sérail d'Ispahan.

Tu es le gardien fidele des plus belles femmes de Perse : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens entre tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancele. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes & leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les lois du Sérail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets avec res-

pect & avec crainte à leurs ordres légitimes: tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des lois de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place & te confier les délices de mon cœur: tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur en même temps sentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens: trompe leurs inquiétudes: amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses: persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peu les y mener: mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté qui est l'image de la netteté de l'ame: parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE III.

ZACHI A USBEK.

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des Eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'au-

cun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere & quitter nos litieres: nous nous mîmes ſelon la coutume dans des boîtes; deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton Sérail d'Iſpahan? dans ces lieux qui me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais: mais rencontrant par-tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée. Tantôt je me voyois en ce lieu où pour la premiere fois de ma vie je te reçus dans mes bras: tantôt dans celui où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes: chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté; nous nous préſentâmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens: tu vis avec plaiſir les miracles de notre art; tu admiras juſqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruiſis tout notre ouvrage: il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes: il fallut paroître à ta vue dans la ſimplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne penſai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura long-temps ſans ſe fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fumes en un moment toutes couvertes de tes baiſers: tu portas

portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets: tu nous fis paſſer en un inſtant dans mille ſituations différentes: toujours de nouveaux commandemens & une obéiſſance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek, une paſſion encore plus vive que l'ambition me fit ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſiblement devenir la maîtreſſe de ton cœur; tu me pris, tu me quittas; tu revins à moi, & je ſus te retenir: le triomphe fut tout pour moi & le déſeſpoir pour mes rivales: il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi! Si elles avoient bien vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vu que, ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pourvoient pas diſputer de ſenſibilité... Mais où ſuis-je? Où m'emmene ce vain récit? C'eſt un malheur de n'être point aimée? mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Uſbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé? Hélas! tu ne ſais pas même ce que tu perds. Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas; il ſemble que l'amour reſpire dans le Sérail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe! Ah! mon cher Usbek, ſi tu ſavois être heureux!

Du Sérail de Fatmé, le 21 de la lune de Maharram, 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS A USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut à toute force m'ôter mon eſclave Zélide; Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance: & parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes que je ne ſais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe! Ma retraite ni ma vertu ne ſauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans: un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre juſqu'à des juſtifications: je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du Sérail de Fatmé, le 29 de la lune de Maharram, 1711.



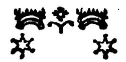
LETTRE V.

RUSTAN A USBEK.

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica eſt inconſolable ; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſaurois te pardonner ton abſence ; & quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.



LETTRE VI.

USBEK A SON AMI NESSIR.

A Ispahan.

A UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours aprés nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir : j'ai senti une douleur secrette quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit : ma tendresse s'est réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux Sérail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour & l'ai détruit par lui-même : mais de ma froideur même, il sort une jalousie secrete qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames

lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté si mes esclaves étoient fidelles : que sera-ce, s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remede : c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir : c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzeron, le 10 de la lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATME A USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Sérail comme si tu y étois, je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme : tu es le seul encore dont la vue m'ait été per-

mise [*] : car je ne mets pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu où je suis enfermée par la nécessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations, Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chere. Quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me sois perfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ces temps heureux, où tu venois dans mes bras; un songe flatteur qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour : mon indignation se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à

(*) Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes Turques & les femmes Indiennes.

nous : la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil : je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis : enfin le feu qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek, il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée ; que bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un Sérail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des passions que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos desirs si long-temps mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir du désespoir de nos sens, ce qne vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame est

toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Sérail d'Ispahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711

LETTRE VIII.

USBEK A SON AMI RUSTAN,

A Ispahan.

TA lettre m'a été remise à Erzeron où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive ? la prudence de mes ennemis ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point : je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusqu'au pied du trône ; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des Ministres, sans avoir la faveur du Prince ; que dans une Cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement

chement pour les ſciences ; & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens : je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſqu'ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſérieuſement : je réſolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au Roi : je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'Occident ; je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages ; je trouvai grace devant ſes yeux ; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. Laiſſe parler Iſpahan, ne me défends que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes : je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent : peut-être ne ſerai-je que trop tôt oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan, je ne veux point me livrer à cette triſte penſée : je leur ſerai toujours cher ; je compte ſur leur fidélité comme ſur la tienne.

D'Erzèron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.



LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE A IBBI.

A Erzeron.

Tu fuis ton ancien maître dans fes voyages : tu parcours les Provinces & les Royaumes ; les chagrins ne fauroient faire d'impreffion fur toi : chaque inftant te montre des chofes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paffer le temps fans le fentir.

Il n'en eft pas de même de moi, qui enfermé dans une affreufe prifon, fuis toujours environné des mêmes objets & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé fous le poids des foins & des inquiétudes de cinquante années ; & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ferain & un moment tranquille.

Lorfque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier fes femmes, & m'eut obligé par des féductions foutenues de mille menaces, de me féparer pour jamais de moi-même ; las de fervir dans les emplois les plus pénibles, je comptai facrifier mes paffions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon efprit préoccupé me faifoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'efpérois que je ferois délivré des atteintes de l'amour par l'impuiffance de le fatisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des paffions, fans en éteindre la caufe ; & bien-loin d'en être foulagé,

je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le Sérail où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue que pour me désoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ces temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards séveres : j'étois perdu si elles m'eussent pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris.

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entiérement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois fait confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence ; je perdis entiérement mon autorité sur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé ; je suis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence ; & je leur rends bien tous leurs

mépris & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sang froid, & que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde ponr un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrete ; quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le Sérail comme dans un petit empire ; & mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, & qu'à tous les instans je suis nécessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens : je me présente toujours à elles comme une barriere innébranlable : elles forment des projets, & je les arrête soudain : je m'arme de refus ; je me hérisse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie : je les désespere, en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe & de l'autorité du maître : je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité ; & je semble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de désagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur ceux que je leur donne. Elles ont des

revers terribles. Il y a entre nous comme un flux & un reflux d'empire & de soumission; elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; & sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle; je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices: il semble qu'elles se relaient pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succedent: souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins; elles me font faire de fausses confidences: tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs; une autrefois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre: tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble; elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles savent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs; elles ne manquent pas de prétextes pour me mener au point où elles veulent. Il faut dans ces occasions une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes. Un refus dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouie; & si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout: je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître: j'ai autant d'ennemis dans son cœur qui ne songent qu'à me perdre: elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où

j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées ; crois-tu qu'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; leurs services présens effacent dans un moment tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur & de me lever dans la disgrace ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du Sérail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuse & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du Sérail d'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

MIRZA A SON AMI USBEK.

A Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica ; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek ; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup : nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux ; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks ; qui me désesperent avec leurs passages de l'Alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.



LETTRES XI.

USBEK A MIRZA.

A Ispahan,

Tu renonces à ta raison pour essayer la mienne, tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi ; c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir ; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appellé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours : ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement : mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un Gouvernement; & après bien des dissentions, ils créerent des Magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables; & ils les massacrerent encore.

Ce peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils disoient: Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins, & pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres: chacun dit: Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me seroit inutile; je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature; il y en avoit d'arides & de montagneuses; & d'autres qui dans un terrein bas étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut grande; de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquerent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées, furent très fertiles; ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très pluvieuse ; les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres basses furent submergées: La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cet femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus il les quitta, & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme ; & l'autre pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du Juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut ; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chas-

ferent de sa maison, occuperent son champ: ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même: Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage; afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? Vous avez besoin de bled? j'en ai à vendre. Il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine regne presque partout. Mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un Medecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remedes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après

il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous sont inconnues: je croirois offenser les dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK AU MÊME,

A Ispahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers: ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu: autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié: c'étoit

le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître: & dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille; la terre sembloit produire d'elle-même cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste: ils leur faisoient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrût par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; & la vertu bien-loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils inftituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danfes & par les accords d'une mufique champêtre: on faifoit enfuite des feftins où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces affemblées que parloit la nature naïve; c'eft-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir; c'eft-là que la pudeur virginale faifoit, en rougiffant, un aveu furpris, mais bientôt confirmé par le confentement des peres; & c'eft-là que les tendres meres fe plaifoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux: ce n'étoit pas les richeffes & une onéreufe abondance; de pareils fouhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne favoient les defirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la fanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreffe de leurs femmes, l'amour & l'obéiffance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre facrifice de leur cœur, & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le foir lorfque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'affembloient; & dans un repas frugal, ils chantoient les injuftices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaiffante avec un nouveau peuple & fa félicité: ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours préfentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas: ils

décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un ſommeil, que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs qu'à leurs beſoins. Dans ce pays heureux la cupidité étoit étrangere : ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille; les troupeaux étoient preſque toujours confondus; la ſeule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK AU MÊME.

Je ne ſaurois aſſez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux diſoit un jour : Mon pere doit demain labourer ſon champ : je me leverai deux heures avant lui; & quand il ira à ſon champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre diſoit en lui-même : Il me ſemble que ma ſœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé ſon troupeau : J'en ſuis bien fâché, dit-il; car il y avoit une geniſſe toute blanche que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frere que mon pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblerent ; & sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait de nos troupeaux ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes, venez au

milieu

milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus ſacré, que ſi vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur: l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite: la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; & ils céderent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK AU MÊME.

COMME le peuple grossissoit tous les jours; les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la Couronne à celui qui étoit le plus juste; ils jeterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des Députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la Couronne; & si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix sévere: Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela vous ne sauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être soumis à un Prince, &

obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous savez que pour-lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté ; & que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XV.

LE PREMIER EUNUQUE A JARON, EUNUQUE NOIR,

A Erzeron.

Je prie le Ciel qu'il te ramene dans ces lieux ; & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie jamais guere connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me sois enveloppé tout entier dans moi-même, tu

m'as cependant fait ſentir que j'avois encore un cœur ; & pendant que j'étois de bronze pour tous ces eſclaves qui vivoient ſous mes lois, je voyois croître ton enfance avec plaiſir.

Le temps vint où mon maître jeta ſur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorſque le fer te ſépara de la nature. Je ne te dirai point ſi je te plaignis, ou ſi je ſentis du plaiſir à te voir élevé juſqu'à moi. J'appaiſai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une ſeconde naiſſance, & ſortir d'une ſervitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une ſervitude où tu devois commander. Je pris ſoin de ton éducation. La ſévérité, toujours inſéparable des inſtructions, te fit long-temps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime ſon fils, ſi ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre deſtinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les Chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il eſt impoſſible que tu n'y contracte bien des ſouillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu [illegible]ant de millions de ſes ennemis ? Je voudrois que mon maître fît à ſon retour le pélerinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du Sérail d'Iſpahan, le 10 de la lune de Gemmadi, 1711.



LETTRE XVI.

USBEK AU MOLLAK MEHEMET ALI, GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX.

A Kom.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches sans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil: tu n'as point de taches comme cet aſtre; mais comme lui tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan: ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes: tu ſais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes: tu lis l'Alcoran ſur la poitrine de notre divin prophete; & lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange par ſon ordre déploie ſes ailes rapides, & deſcend du trône pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correſpondance: car enfin treizieme Iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre oboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empyrée?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane: Permets que je me purifie avec toi: ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites: diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue au lever de l'aurore le filet blanc d'avec le filet noir: aide-moi de tes conſeils: prends ſoin de mon ame; enivre-la de l'eſprit

des prophetes, nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK AU MÊME.

Je ne puis, divin Mollok, calmer mon impatience ; je ne ſaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; ramene-là dans le droit chemin : vient m'éclairer, ſource de lumiere ; foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais te propoſer ; fais-moi avoir pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps ? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures ; ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La boue ne nous paroît ſale que parce qu'elle bleſſe notre vue ou quelqu'autre de nos ſens ; mais en elle-même elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans. L'idée de ſouillure contractée par l'attouchement d'un cadavre ne nous

eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne ſe lavent point ne bleſſoient ni l'adorat ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs ?

Les ſens, divin Mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté ou de l'impureté des choſes ? Mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres ; il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de regle : à moins qu'on ne diſe que chacun peut à ſa fantaiſie décider ce point, & diſtinguer pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par notre divin prophete, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges ?

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MEHEMET ALI, SERVITEUR DES PROPHETES, A USBEK.

A Erzeron.

Vous nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint Prophete, Que ne liſez-vous les traditions des Docteurs ? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intel-

ligence ? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux ! qui toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des Mollaks, sans oser ni l'embrasser ni la suivre !

Profanes ! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel, vos lumieres ressemblent au ténebres de l'abyme ; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font élever, lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le zenith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums (*), votre vaine philosophie est cet éclair qui annonce l'orage & l'obscurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint Prophete, lorsque tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon (†) lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, répondit Mahomet : c'est un animal immonde ; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la boue la figure d'un homme : il la jeta à terre, & lui cria : Levez-vous. Sur le champ, un homme se leva & dit : Je suis Ja-

(*) Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

(†) Tradition Mahométane.

phet fils de Noé. Avois-tu les chevaux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint Prophete? Non, répondit-il: mais quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une si grande frayeur que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or ça raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi:

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche: ce qui la fit si fort pencher, que nous en eumes une peur mortelle; surtout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce temps-là nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde?

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer; & il sortit de son nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui: ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes? Que vous en semble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, c'est que

vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu, les anges & les hommes. Vous ne ſavez pas l'Hiſtoire de l'Eternité; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel; ce qui vous en a été révélé, n'eſt qu'une petite partie de la bibliotheque divine: & ceux qui comme nous en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténebres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Kom, le dernier de la lune de Chaban; 1711.

LETTRE XIX.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat: après trente-cinq jours de marche nous ſommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Les Bachas qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des Pays de conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe

qu'à ses caprices. Les places sont démantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce Gouvernement sévere: les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie: il n'y a ni titre ni possession, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se raffinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contr'eux.

Ils n'ont aueune expérience sur la mer, point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de Chrétiens, sortis d'un rocher [*], font suer les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire: ils croient faire grace à ces étrangers de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante: ce sont les Européens qui la rendent telle: & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

(*) Ce sont apparemment les Chevaliers de Malthe.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet Empire, qui avant deux ſiecles ſera le théâtre des triomphes de quelque Conquérant.

De Smyrne, le 2 de la lune de Rahmazan, 1711.

LETTRE XX.

USBEK A ZACHI, SA FEMME.

Au Sérail d'Iſpahan.

Vous m'avez offenſé, Zachi ; & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laîſſoit le temps de changer de conduite & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, Eunuque blanc, qui payera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment-vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez des noirs deſtinés à vous ſervir ? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire en vous une reſſemblance imparfaite : cela ne ſuffit ni pour vous ni pour moi ; pour vous, parce que vous faites une choſe que les loix du Sérail vous défendent ; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards ; que dis-je, à des regards ? peut-être aux entrepriſes d'un perfide qui vous aura

fouillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briser ces verroux & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre: & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner, que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrileges, que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître; que couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barriere entre lui & vous; que frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare: quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et, si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire? Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si griévement offensé,

& votre devoir que vous avez ſi indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils eſclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puiſque ce n'eſt que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le chef des Eunuques, parce qu'il a toujours les yeux ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils. Sa laideur, dites-vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine : comme ſi dans ces ſortes de poſtes on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige, eſt de n'avoir pas à ſa place l'Eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere eſclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienſéance : voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge ſévere ; je ne ſuis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouſe, m'a laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXI.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez, lorſque vous

fouffrites la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleffe froide & languiffante, ne pouvez fans crime lever les yeux fur les redoutables objets de mon amour: vous à qui il n'eft jamais permis de mettre un pied facrilege fur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards; vous fouffrez que ceux dont la conduite vous eft confiée, ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber fur eux & fur vous?

Et qui êtes-vous, que de vils inftrumens que je puis brifer à ma fantaifie; qui n'exiftez qu'autant que vous favez obéir; qui n'êtes dans le monde que pour vivre fous mes lois, ou pour mourir dès que je l'ordonne; qui ne refpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jaloufie même ont befoin de votre baffeffe; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la foumiffion, d'autre ame que mes volontés, d'autre efpérance que ma félicité?

Je fais que quelques-unes de mes femmes fouffrent impatiemment les lois aufteres du devoir; que la préfence continuelle d'un Eunuque noir les ennuie; qu'elles font fatiguées de ces objets affreux qui leur font donnés pour les ramener à leur époux; je le fais. Mais vous, qui vous prêtez à ce défordre, vous ferez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abufent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que fi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des infectes que je trouve fous mes pieds.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXII.

JARON AU PREMIER EUNUQUE.

A MESURE qu'Usbek s'éloigne du Sérail, il tourne ſa tête vers ſes femmes ſacrées : il ſoupire, il verſe des larmes : ſa douleur s'aigrit, ſes ſoupçons ſe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui eſt mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre ſous tes lois & partager tes ſoins. Grand Dieu ! qu'il faut de choſes pour rendre un ſeul homme heureux !

La nature ſembloit avoir mis les femmes dans la dépendance & les en avoir retirées : le déſordre naiſſoit entre les deux ſexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous ſommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis entre les femmes & nous, la haine ; & entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévere. Je laiſſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors ſera tranquille & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'Occident : mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes : je les garderai avec fidélité. Je ſais comment je dois me conduire avec ce ſexe qui, quand on ne

lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe ; & qu'il eſt moins aiſé d'humilier que d'anéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smyrne, le 12 de la lune de Zilcadé, 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK A SON AMI IBBEN.

A Smyrne.

Nous ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville nouvelle ; elle eſt un témoignage du génie des Ducs de Toſcane, qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies ; elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile (*). Leurs beaux-freres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un Mahométan, de voir pour la premiere fois une ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales

---

(*) Les Perſanes en ont quatre.

coutumes : il y a jusques dans les moindres bagatelles quelque chose de singulier que je sens & que je ne sais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille : notre séjour n'y sera pas long. Le dessein de Rica & le mien est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siege de l'Empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes, qui sont une espece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 de la lune de Saphar, 1712.

LETTRE XXIV.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres est extrêmement peuplée, & que quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un

mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en ſyncope. Pour moi qui ne ſuis pas fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement & périodiquement : un homme qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi-tour, & un autre qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant à préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : & je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le Roi de France eſt le plus puiſſant Prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le Roi d'Eſpagne ſon voiſin ; mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies & ſes flottes équipées.

D'ailleurs ce Roi eſt un grand magicien : il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets ; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a

qu'un million d'écus dans son trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussi-tôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce Prince ne doit pas t'étonner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le Pape: tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin; & mille autres choses de cette espece.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps pour l'exercer de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *constitution*, & voulut obliger, sous de grandes peines, ce Prince & ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du Prince qui se soumit aussitôt, & donna l'exemple à ses sujets: mais quelques-uns d'entr'eux se révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la Cour, tout le Royaume & toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les

Chrétiens disent avoir été apporté du Ciel; c'est proprement leur alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulevent tout contre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occasion ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce Moufti ne raisonne pas mal; &, par le grand Hali! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophetes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai oui raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son Royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient; on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans; & que malgré les soins infatigables de certains Dervis qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui; ils sont à sa Cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général & qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai

des chofes bien éloignées du caractere & du génie perfan. C'eft bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, font des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebbiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le deffein de voir l'Italie ; que l'unique but de fon voyage eft de s'inftruire, & de fe rendre par là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui fera quelque jour la confolation de ta vieilleffe.

Rica t'écrit une longue lettre, il ma dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de fon efprit fait qu'il faifit tout avec promptitude : pour moi qui penfe plus lentement, je ne fuis en état de te rien dire.

Tu es le fujet de nos converfations les plus tendres ; nous ne pouvons affez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smyrne, & des fervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiffes-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis auffi reconnoiffans & auffi fidelles que nous !

Puiffé-je te revoir bientôt, & retrouver avec

toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebbiad, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

USBEK A ROXANE.

Au Sérail d'Ispahan.

Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, & où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu! Que vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon Sérail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains: vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir: jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs: votre beau-pere même, dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche: vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane! quand vous avez été à la campagne: vous avez toujours eu des eunuques qui ont marché devant vous pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impa-

tience quand je vous eu vue! Vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas; vous l'irritiez au contraire pas les refus obſtinés d'une pudeur alarmée: vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachiez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos eſclaves, qui me trahirent & vous déroberent à mes recherches? Vous ſouvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuiſſantes, vous employâtes l'autorité de votre mere pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prites un poignard & menaçates d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à éxiger de vous ce que vous chériſſiez plus que votre époux même. Deux mois ſe paſſerent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouſſâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules: vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincue: vous défendites jusqu'à la derniere extrémité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée: vous fûtes plus de trois mois que vous n'oſiez me regarder ſans rougir: votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré des plus grandes faveurs, ſans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ces pays-ci, vous n'auriez pas été ſi troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue; elles ſe préſentent devant les hommes à viſage découvert, comme ſi

elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des Eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit un impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu ; vous fuiriez ces abominables lieux, & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs, quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits ; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant ; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autres objet que celui de me plaire ; & quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses, je ne saurois, Roxane, douter de votre amour.

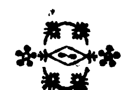
Mais que puis-je penser des femmes d'Europe ? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent

de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées pour aller juſques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu qui y eſt gravé, que la naiſſance donne & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin, ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité ; mais c'eſt que nous ſavons que la pureté ne ſauroit être trop grande ; & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu fait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb, 1712.



LETTRE XXVII.

USBEK A NESSIR.

A Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la Ville du soleil (*).

Lorsque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques présens pour toi: tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cents lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes, aussi facilement que s'il étoit à Ispahan & moi à Kom. J'envoie mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smyrne: de là il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite: la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien; mon corps & mon esprit sont abattus: je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes: ma santé qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

(*) Ispahan.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en forte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; & ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de ce ſexe qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris le 5 de la lune de Chahban, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA A***

Je vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-diné, & va jouer une eſpece de ſcene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés on voit dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des ſcenes muettes, à-peu-près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Ici, c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur ; une autre plus animée dévore des yeux ſon amant, qui la regarde de même : tou-

tes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les Actrices ne paroissent qu'à demi-corps; & ont ordinairement un manchon par modestie pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre; & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges, ils plongent, pour ainsi dire; on les perd; ils reparoissent, souvent ils quittent le lieu de la scene & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent, vont comme les autres. Enfin on se rend dans des sales où l'on joue une comédie particuliere: on commence par des révérences, on continue par des embrassades: on dit que la connoissance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lie.. inspire de la tendresse. En effet, on dit que les Princesses qui y regnent ne sont point cruelles; & si on en exepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du temps elles sont traitables, & que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à-peu-près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opéra: toute la différence est qu'on parle à

l'un & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices. Nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse Actrice de l'Opéra. Il y a sept à huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver ; & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très profane. Cependant je suis si grosse que je n'ose plus me présenter sur le théâtre : car je suis, sur le chapitre de l'honneur, d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toujours, qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais puisque son infidélité m'a déshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guere de quoi vivre : car à présent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma pension qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre pays d'une bonne danseuse ; & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-

tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui par sa vertu & sa conduite ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis....

De Paris le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

LE Pape est le chef des Chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes même; car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle S. Pierre: & c'est certainement une riche succession; car il a des trésors immenses, & un grand pays sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés, & ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font comme lui des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont guere d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sauras que la religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très difficiles: & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des Evêques qui en dispensent, on a pris ce dernier

parti pour l'utilité publique : de forte que si on ne veut pas faire le rahmazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'Evêque ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les Evêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de Docteurs, la plupart Dervis, qui soulevent entr'eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer long-temps, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appellés Hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est pas Hérétique qui veut : il n'y a qu'à partager le différent par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie, & quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains Dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux

ceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une Province qu'on appelle la Galice! Sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit comme un Païen qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme Hérétique: il auroit beau donner sa distinction; point de distinction; il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges présument qu'un accusé est innocent; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle de se déterminer du côté de la rigueur; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais: mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de souffre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les avoir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang & sont au désespoir de les avoir condamnés: mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophetes! Ces tristes spectacles y sont inconnus (*). La sainte religion que les Anges y ont apportée, se défend par sa vérité même; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

(*) Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

LETTRE XXX.

RICA AU MÊME.

A Smyrne.

Les habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres ; ſi j'étois aux Tuilleries, je voyois auſſi-tôt un cercle ſe former autour de moi ; les femmes même faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient preſque jamais ſortis de leur chambre, qui diſoient entr'eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Perſan. Choſe admirable ! je trouvois de mes portraits par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, ſur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas aſſez vu.

Tant d'honneurs ne laiſſent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme ſi curieux & ſi rare ; & quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me ſerois jamais imaginé que je duſſe troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit réſoudre à quitter l'habit Perſan, & à en endoſſer un à l'Européenne, pour voir s'il reſ-

teroit encore dans ma phyſionomie quelque choſe d'admirable. Cet eſſai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juſte. J'eus ſujet de me plaindre de mon Tailleur, qui m'avoit fait perdre en un inſtant l'attention & l'eſtime publiques; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, ſans qu'on m'eût regardé & qu'on m'eût mis en occaſion d'ouvrir la bouche; mais ſi quelqu'un par haſard apprenoit à la compagnie que j'étois Perſan, j'entendois auſſi-tôt autour de moi uu bourdonnement: AH! ah! monſieur eſt Perſan? c'eſt un choſe bien extraordinaire! Comment peut-on être Perſan?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

RHEDI A USBEK.

A Paris.

JE ſuis à préſent à Veniſe, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les Villes du monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe: on ſera toujours étonné de voir une Ville, des Tours & des Moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poiſſons.

Mais cette Ville profane manque du tréſor

le plus précieux qui soit au monde, c'est-à dire, d'eau vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint Prophete; il ne la regarde jamais du haut du ciel qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une Ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des Princes, de la forme de leur Gouvernement: je ne néglige pas même les superstitions Européennes; je m'applique à la Médecine, à la Physique, à l'Astronomie; j'étudie les Arts; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

De Venise, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXII.

RICA A***

J'ALLAI l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement. J'eus bien-tôt fait; car l'Eglise & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; & m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris: J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; suivez-moi. Il me mena

à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carrosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point savoir qui vous êtes? Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme qui jouoit aux cartes avec vous de nous conduire? Il est aveugle aussi, me répondit-il: il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte: voilà la rue que vous demandez: je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette Eglise, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Le vin est si cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie & la réputation de nos

Monarques, ç'a été leur intempérance: c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes: la loi interdit à nos Princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet uſage au contraire eſt permis aux Princes Chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même. Dans une débauche licentieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes, & la loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je déſapprouve l'uſage de cette liqueur qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égaient. C'eſt la ſageſſe des Orientaux, de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un Philoſophe, qu'on appelle Séneque: mais les Aſiatiques plus ſenſés qu'eux, & meilleurs phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer de vouloir adoucir un mal par la conſidération que l'on eſt né miſérable: il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe : mais ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes : les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y menent; elles ne jouent ni ne veillent; elles ne boivent point de vin & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le Sérail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs : c'eſt une vie unie qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir : les

plaifirs même y font graves & les joies féveres: & on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes même n'ont pas en Perfe la gaieté qu'ont les François: on ne leur voit point cette liberté d'esprit & cet air content que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eft bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où de pere en fils, perfonne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Afiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne fe voient que lorfqu'ils y font forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eft prefqu'inconnue: ils fe retirent dans leurs maifons où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend; de maniere que chaque famille eft pour ainfi dire ifolée.

Un jour que je m'entretenois là-deffus avec un homme de ce pays-ci, il me dit: Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eft que vous êtes obligés de vivre avec des efclaves, dont le cœur & l'efprit fe fentent toujours de la baffeffe de leur condition; ces gens lâches affoibliffent en vous les fentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obfedent.

Car enfin, défaites-vous des préjugés: que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miférable; qui fait confifter fon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'énorgueillit du plus vil emploi qui foit parmi les humains; qui eft méprifable par fa fidélité

même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir; qui brûlant de ſe venger des deux ſexes dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pouvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible; qui tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité, tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verroux qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe?

De Paris, le 14 de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK A GEMCHID, SON COUSIN,

Dervis du brillant Monaſtere de Tauris.

Que penſes-tu des Chrétiens, ſublime Dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils ſeront, comme les infidelles Turcs, qui ſerviront d'ânes aux Juifs, & les meneront au grand trot en enfer? Je ſais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des Prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des Moſquées dans leur pays, crois-tu qu'ils ſoient condamnés à des châtimens éternels? & que Dieu les puniſſe pour n'a-

trie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple : lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer ; il s'agissoit de la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la patrie, aussi bien que le temps de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un Poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces distributeurs de réputations, les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement de part & d'autre des injures si grossieres, on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du Poëte Grec attaquer la réputation de quelqu'honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé ! & je crois que ce zele si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans ! Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce Poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce, si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je viens de te parler, disputent en langue vulgaire ; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme

une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens : ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entiere chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle pour parer aux necessités de la vie qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

Le Roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long-temps régné. On dit qu'il possede à un très haut degré le talent de se faire obéir. Il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état. On lui a souvent entendu dire, que tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste Sultan, lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique orientale.

J'ai étudié son caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. Par exemple, il a un Ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingt : il aime sa religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il faut l'observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des Villes,

& qu'il ſe communique peu, il n'eſt occupé depuis le matin juſqu'au ſoir qu'à faire parler de lui: il aime les trophées & les victoires; mais il craint autant de voir un bon Général à la tête de ſes troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être en même temps comblé de plus de richeſſes qu'un Prince n'en ſauroit eſpérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent; mais il paye auſſi libéralement les aſſiduités, ou plutôt l'oiſiveté de ſes courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes Capitaines; ſouvent il préfere un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la ſerviette lorſqu'ils ſe met à table, à un autre qui lui prend des villes ou lui gagne des batailles: il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces; & ſans examiner ſi celui qu'il comble de biens eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel: auſſi lui a-t-on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues; & un beau Gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſurtout dans ſes bâtimens: il y a plus de ſtatues dans les jardins de ſon palais que de citoyens dans une grande ville. Sa garde eſt auſſi forte qee celle du Prince devant qui tous les trônes ſe renverſent: ſes armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & ſes finances auſſi inépuiſables.

De Paris, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XXXVIII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

C'EST une grande question parmi les hommes de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant; ils répondent que dix femmes qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité qu'ils vantent tant n'empêche point le dégoût, qui suit toujours les passions satisfaites ; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi seroit embarrassé de décider: car si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un Philosophe très galant; la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison. Ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays, mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs: chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris; elle

elle fut établie par une loi chez les Egyptiens en l'honneur d'Isis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les Nations; mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires & à réduire tout en paradoxe. Le Prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris: leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

HAGI (*) IBBI AU JUIF JOSUE', PROSE'LYTE MAHOME'TAN.

A Smyrne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

(*) *Hagi est un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.*

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui par les décrets de sa providence avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand Prophete pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui pass d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même Prophete, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçut, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance, la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles se prosternerent; les trônes des Rois furent renversés; Lucifer fut jeté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abyme & s'enfuit sur le Mont Cabès, d'où avec une voix terrible il appella les Anges.

Cette nuit; Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des Magiciens & Nécromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles: J'ai envoyé au monde mon ami fidelle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, Historien Arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, & tous les escadrons des Anges se réunirent pour élever cet enfant & se disputerent cet avantage. Les oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils

pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient & disoient : C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées ; non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part à tous les instans de la fraîcheur des eaux. Là-dessus les Anges indignés s'écrioient : Que nous restera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes. Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins de renverser la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb 1713.



LETTRE XL.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

Dès qu'un Grand est mort, on s'assemble dans une Mosquée, & l'on fait son Oraison funebre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naissance & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies & tout l'attirail lugubre qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes même de sa famille & la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous sommes si aveugles, que nous ne savons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir: nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses ou de fausses joies.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va sottement se mettre dans une balance & se faire peser comme un bœuf; quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce Prince est devenu plus matériel, c'est-à dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR A USBEK.

ISMAEL ; un de tes Eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques sont extrêmement rare à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir que tu as à la campagne; mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur; & de concert avec l'Intendant de tes jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mit en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutable lieux, qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler, comme si on voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te le jure par les cent mille Prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du Sérail de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1715.

LETTRE LXII.

PHARAN A USBEK, SON SOUVERAIN SEIGNEUR.

Si tu es étois ici, magnifique Seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelque railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même: J'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre!

Je te l'avoue, magnifique Seigneur: je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres; mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que de son autorité privée il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire, à une exécution qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais

connu d'autre état que le leur: mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime Seigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée, & qu'il ne ſoit pas dit que par ton ordre il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK A PHARAN.

Aux Jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caracteres; faites-les baiſer au grand Eunuque & à l'Intendant de mes jardins. Je leur defends de rien entreprendre contre vous: dites-leur d'acheter l'Eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux; car ſachez que plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

IL y a en France trois sortes d'états; l'Eglise, l'Epée & la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel par exemple, que l'on devroit mépriser, parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art. qu'ils ont choisi : chacun s'éleve au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédiction qu'elle lui donna, que le ciel le fit Gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation. qu'un vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre pour acheter des moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol en forme de dais le couvroit de l'ardeur du soleil; tous

ses

ſes ornemens & ceux de la Reine, ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miſérable, demanda à ces étrangers, ſi on parloit beaucoup de lui en France. Il croit que ſon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : & à la différence de ce Conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit lui qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un Héraut crie que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner, ſi bon leur ſemble : & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les Rois du monde comme ſes eſclaves & les inſulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLV.

RICA A USBEK.

*A****

HIER matin comme j'étois au lit, j'entendis frapper durement à ma porte, qui fut ſoudain ouverte ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque ſociété, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte ; ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre ſon pourpoint noir ; & il avoit renoncé pour ce jour-là aux ſages précautions avec

lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire & je serai bien aise que ce soit avec vous: il faut premiérement que nous allions rue St. Honoré, parler à un Notaire, qui est chargé de vendre une Terre de cinq cents mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauboung St. Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus; & j'espere passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carosse, & établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes non-seulement un carosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien & ne compta jamais; aussi ne se déplaça-t-il pas. Je rêvois sur-tout ceci; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses & de pauvreté; de maniere que je ne savois que croire. Mais enfin je rompis le silence; & le tirant à part, je lui dis: Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela? Moi, dit-il: venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses & des richesses enviées des plus grands Monarques: mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquieme étage, & par une échelle nous nous guindons à un sixieme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs.

Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre: j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? elle a à présent toutes les qualités que les Philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres chercherent toujours, est venu jusqu'à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je sortis & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain, & si tu veux nous reviendrons ensemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la religion; mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens, & c'eſt ce qui me touche; car dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des lois, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe? Mais le moyen le plus ſûr pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les regles de la ſociété & les devoirs de l'humanité. Car en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que Dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi: c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les lois ſous leſquelles ils vivent.

Par-là on eſt bien plus ſûr de plaire à Dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie: car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que Dieu les a commandées. Mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion; on peut facilement s'y tromper; car il faut choiſir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette priere: Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet: je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté, mais chaque homme que je conſulte, veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſais en quelle langue je dois

vous parler. Je ne sais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour, de manger un lapin dans un caravansera : trois hommes qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé : l'un (*a*), parce que cet animal étoit immonde ; l'autre (*b*), parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin (*c*), parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane qui passoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal ? Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévere : que savez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, Seigneur, me jetent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser ; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen

---

(*a*) Un Juif.
(*b*) Un Turc.
(*c*) Un Arménien.

dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI A USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zéphis, le Sérail partagé entre nous s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand festin, où ta mere, tes femmes, tes principales concubines furent invitées ; tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi ; elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la campagne, où nous espérions être plus libres : nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier Eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere qu'il faut traverser, chacune de nous se mit

felon la coutume dans une boîte & se fit porter dans le bâteau, car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour : un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fidelles Eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouimes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos Eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi déshabillée, pour me secourir; mais un Eunuque noir la prit brutalement & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie ; & nous sommes à tous les instans dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du Sérail de Fatmé, le 2 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'inſtruire, ne ſont jamais oiſifs. Quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner: j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéreſſe, tout m'étonne: je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres, ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être: nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies & dans toutes les ſociétés. Je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif & à la gaité naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne, nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaité que la vie retirée, ôte toujours à nos Dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux

à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la ſimplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi; de ſorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe; mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cents fois la torture, & je ne les devinerois de mille ans; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez: d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eſt ſi familier avec vos Ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos Miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité; mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait guere honneur aux gens de qualité: & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger; mais il me ſemble qu'il y a en général une certaine politeſſe commune à toutes les Nations; je ne lui trouve point de celle-là: eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres? Cet homme me répondit-il

en riant, eſt un Fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui. Il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit ſi lugubre, avec un air ſi gai & un teint ſi fleuri ? Il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un Prédicateur, & qui pis eſt, un Directeur. Tel que vous le voyez, il en ſait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes : elle ſavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je ! il parle toujours de quelque choſe qu'il appelle la grace ? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme il parle encore plus volontiers de ſa chûte : il foudroye en public, mais il eſt doux comme un agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! ſi on le diſtingue ? C'eſt un homme néceſſaire : il fait la douceur de la vie retirée : petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées ; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; il eſt excellent.

Mais ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'eſprit ? C'eſt, me répondit-il, un Poëte, & le groteſque du genre humain. Ces gens-là di-

ſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont ; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne-t-on point : on verſe ſur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon ; & il y eſt bien reçu du maître & de la maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur épithalame, lorſqu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie ; car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient : il y a parmi nous des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſévere. Les gens dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée : ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe, c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſaprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie, ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés : & peut-être en eſt-il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France

ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siege où il n'ait pas monté à la tranchée ; il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues comme la dissolution de la Monarchie ; & à la différence de ces Philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit au contraire que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites : il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les Héros doivent vivre dans ceux qui passeront après-eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté : on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails, & qui par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un Général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que dans une victoire l'on se sert de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque : & des

emplois subalternes pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : Je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se fait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrerent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi, & m'adressant la parole : il fait beau, voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortimes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car entre vous & moi, je ne vaux pas grand-chose. Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles : Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere ; j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à

deux doigts de sa perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage; & je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où on laisse vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes? Heureux les enfans d'Hali qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jete ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir Occident.

De Paris, le 4 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE XLIX.

RICA A USBEK.

A * * *

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé. Sa barbe defcendoit jufqu'à fa ceinture de corde: il avoit les pieds nuds: fon habit étoit gris, groffier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut fi bizarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaifie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, Monfieur, que vous retournez bintôt à la Cour de Perfe, où vous tenez un rang diftingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois Religieux. Monpere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perfe? Moi, Monfieur me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je fuis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'eft, me répondit-il, que fi nous avions cet hofpice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoiffez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, Monfieur je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous im-

porte donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins! cela sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les Monarques! voilà ce qui s'appelle de belles colonies! Allez; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazam, 1713.

LETTRE L.

USBEK A * * *

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle: qu'elle ne se faisoit pas même sentir: ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct: bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands-hommes.

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes: leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente

pertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modele universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla pendant deux heures, de lui, de son mérite & de ses talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler, La conversation nous revint donc, & nous la primes.

Un homme qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naissance : je fais de la dépense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit, mais je ne parle jamais de tout cela ; si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent ; & pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres !

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE LI.

MARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEK.

A Paris.

On m'a écrit d'Ifpahan, que tu avois quitté la Perfe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ces pays-ci, où j'ai terminé plufieurs négociations importantes.

Tu fais que le Czar eft le feul des Princes chrétiens dont les intérêts foient mêlés avec ceux de la Perfe, parce qu'il eft ennemi des Turcs comme nous.

Son Empire eft plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Mofcow jufqu'à la derniere place de fes États du côté de la Chine.

Il eft le maître abfolu de la vie & des biens de fes fujets qui font tous efclaves, à la réferve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophetes, le Roi des Rois, qui a le ciel pour marchepied, ne fait pas un exercice plus redoutable de fa puiffance.

A voir le climat affreux de la Mofcovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant dès qu'un grand eft difgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre Prophete nous défend

de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes qui n'est point du tout persanne. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise, & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne sauroit croire combien les femmes moscovites aiment à être battues (*): elles ne peuvent comprendre qu'elles possedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à sa mere.

MA CHERE MERE,

Je suis la plus malheureuse femme du monde; il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réussir. Hier j'avois mille affaires dans la maison, je sortis & je demeurai tout le jour dehors: je crus à mon retour qu'il me battroit bien fort, mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée: son mari la bat tous les jours; elle ne peut pas regarder un homme qu'il ne l'assomme soudain: il s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere: mais je ne lui donnerai pas long-temps sujet de me mépriser. J'ai

(*) Ces mœurs sont changées.

résolu de me faire aimer de mon mari à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon ; & je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien représenter à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne, Mon pere qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même ; & il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere Mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, fût-ce pour voyager. Ainsi, séparés des autres Nations par les lois du pays, ils ont conservé leurs enciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fut possible d'en avoir d'autres.

Mais le Prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation, oubliée jusqu'ici, & presque uniqnement connue d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le

contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces & de nouveaux Royaume.

Je t'embrasse, cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow, le 2 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LII.

RICA A USBEK.

*A****

J'ÉTOIS l'autre jour dans une société où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges ; une de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille : que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je ; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante qui me dit : que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du temps perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : y a-t-il rien de si ridicule ? voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans de couleur de feu : elle veut faire la jeune, & elle y réussit ; car cela

approche de l'enfance. Ah bon Dieu! dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis: Nous avons aſſez monté; deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette Dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs, je vous crois à-peu-près de même âge. Vraiment, Monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand-peur: Je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de ſoixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait: j'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait ſix mois de différence. Bon m'y voilà; continuons. Je deſcendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire ſi c'eſt pour rire que vous appellez cette Demoiſelle qui eſt à l'autre table, votre niece? Vous êtes auſſi jeune qu'elle; elle a même quelque choſe dans le viſage de paſſé, que vous n'avez certainement pas; & ces couleurs vives qui paroiſſent ſur votre teint..... Attendez, me dit-elle, je ſuis ſa tante; mais ſa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas de même lit; j'ai oui dire à feue ma ſœur que ſa fille & moi naquîmes la même année. Je le diſois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui ſe ſentent

finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

ZELIS A USBEK.

A Paris.

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, Eunuque blanc, pour mon esclave Zélide, il la demande en mariage avec tant de fureur que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les phantômes? ne vivre que pour imaginer? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espece, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préferes mon air libre & ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les Eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté qui nous est inconnue; que la nature se dédommage de ses pertes; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; & que dans cet état; on est comme dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi savoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le Sérail. Adieu.

Du Sérail d'Ispahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.



LETTRE

LETTRE LIV.

RICA A USBEK.

A * * *

J'ETOIS ce matin dans ma chambre qui, comme tu sais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre: je ne sais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi: il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot; il semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos

suivi, & elles couperent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? la réputation du bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une pensée, reprit l'autre: travaillons de concert à nous donner de l'esprit; associons-nous pour cela. Chaque jour, nous nous dirons de quoi nous devons parler: & nous nous secourrons si bien, que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes; & s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit & le bonheur de nos réparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai en te montrant: Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que Monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi: Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras: J'y étois quand il les fit; c'étoit dans un souper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira: Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent; ils ne s'épargnent pas; voyons comment il sortira de-là; à merveilles; qu'elle présence d'esprit! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui

n'ont point d'esprit, & qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant six mois, nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention; c'est de soutenir leur fortune: ce n'est pas assez de dire un bon mot; il faut le répandre & le sémer par tout; sans cela, autant de perdu; & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant, que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito*; & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, & je te promets avant six mois une place à l'académie: c'est pour te dire que le travail ne sera pas long: car pour lors tu pourras renoncer à ton art; tu seras homme d'esprit, malgré que tu en ayes. On remarque en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps: tu seras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés; les dernieres faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale; les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrein quelquefois des mois entiers: il n'y a rien de si plénier: si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre: mais on sait toujours, chose honteuse! le moment de leur défaite; & sans consulter les astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes: c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très malheureux, que personne ne console: ce sont les maris jaloux. Il y en a que tout le monde hait: ce sont les maris jaloux. Il y en a que tous les hommes méprisent: ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de pays, où ils soient en si petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles

qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des Eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie de ce sexe, qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un insensé qui voudroit jouir de la lumiere du soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre; qui abuse de la nécessité de la loi, pour suppléer aux agrémens qui lui manquent; qui se sert de tous ses avantages, au préjudice d'une société entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit autant qu'il est en lui, pour renverser une convention tacite qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire diversion partout. Un Prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre: dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar?

Un homme qui en général souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé; au contraire, on le loue de sa prudence: il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer; mais elles étoient toutes si laides,

qu'il faut être un ſaint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guere de conſtance. Ils croient qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien, ou qu'on ſera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle de ſon côté leur promet d'être toujours aimable; & ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croient plus engagés à la leur.

De Paris le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LVI.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe: c'eſt un état que d'être joueur; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité: il met tout homme qui le porte, au rang des honnêtes gens, ſans examen; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très ſouvent: mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſurtout très adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent guere dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere, mais à meſure qu'elles vieilliſſent,

leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir, & cette paſſion remplit tout le vide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite: les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiecles, rangées autour d'une table; je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, ſurtout dans leurs fureurs: tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir: tu aurois été en doute, ſi ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint Prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raiſon: il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie; il nous a par un précepte exprès défendu les jeux de haſard; & quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble ni fureur: c'eſt une paſſion languiſſante qui laiſſe notre ame dans le calme: la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire; elle tempere la violence de nos deſirs.

De Paris le 10 de la lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE LVII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéiſſance, de pauvreté & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous; quant au ſecond, je te réponds qu'il ne l'eſt point; je te laiſſe à juger du troiſieme.

Mais quelque riches que ſoient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres; notre glorieux Sultan renonceroit plutôt à ſes magnifiques & ſublimes titres; ils ont raiſon, car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les Médecins & quelques-uns de ces dervis qu'on appelle Confeſſeurs, ſont toujours ici ou trop eſtimés, ou trop mépriſés: cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des Médecins que des Confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entr'eux, vénérable par ces cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement: il me fit voir toute la maiſon. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à diſcourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté? Monſieur, me répondit-il avec un air très content de ma queſtion, je ſuis caſuiſte. Caſuiſte? repris-je. Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge.

Quoi! vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un caſuiſte? Hé bien écoutez, je vais vous en donner une idée qui ne vous laiſſera rien à deſirer. Il y a deux ſortes de péchés; de mortels qui excluent abſolument du paradis, & de véniels qui offenſent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude: Or tout notre art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de péchés; car, à la réſerve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis; mais il n'y a guere perſonne qui ne le veuille gagner au meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait ſon affaire. Il y a des hommes qui n'aſpirent pas à une ſi grande perfection; & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne ſe ſoucient pas des premieres places: auſſi entrent-ils en paradis le plus juſte qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y ſoient, cela leur ſuffit: leur but eſt de n'en faire ni plus ni moins. Ce ſont des gens qui raviſſent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui diſent à Dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous ne pouvez vous empêcher de tenir votre promeſſe: comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous diſpenſe de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous ſommes donc des gens néceſſaires, Monſieur. Ce n'eſt pas tout pourtant; vous allez bien voir autre choſe. L'action ne fait pas le crime, c'eſt la connoiſſance de celui qui la commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en eſt pas un, eſt en ſûreté de conſcience: & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un caſuiſte peut leur donner un

degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; & pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont point de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli: je vous en fais voir les rafinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent le moins susceptibles. Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon: mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel? Si le Sophi avoit à sa Cour un homme qui fît à son égard, ce que vous faites contre votre Dieu; qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

De Paris, le 23 de la lune de Maharram, 1714.

LETTRE LVIII.

RICA A RHEDI.

A Venise.

A Paris, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aëriens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils ayent seulement eu un quart-d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & se cueille la centieme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres qui, réparant par la force de leur art toutes les injurès du temps, savent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, & même rappeller une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une Ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point: ils ne consistent qu'en esprit & en industrie: chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussi-tôt compté les sables de la mer, & les esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas: & ce talent est bien considérable; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on fait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sauroit autrement exercer son empire: car il y a dans tous les coins, des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets

invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune marchande cajole un homme une heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curédents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré: à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver; seul avantage des étrangers dans cette Ville enchanteresse.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LIX.

RICA A USBEK.

*A****

J'ETOIS l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espece: je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse: ils étoient polis, gracieux, complaisans; mais à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte, le temps n'est plus comme il étoit: il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danser: à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un

moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme Monsieur Colbert ; je le connoissois beaucoup ce Monsieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à son aise ; mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un Ecclésiastique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible Monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'édit ; & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses, que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Negres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante, & leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses & qu'enfin tous les idolâtres ayent représenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayant fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modeles de la providence,

je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LX.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

Tu me demandes s'il y a des Juifs en France? Sache que par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie qu'un Juif Européen.

Ils font paroître, chez les Chrétiens comme parmi nous, une obstination invincible pour leur religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahométisme & le Christianisme; ou plutôt, c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille plaies; car en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelque mauvais traitement qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde: elle se sert de l'une & de l'autre pour embrasser le monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute reli-

gion : ils nous regardent au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais comme il s'est fait tout-à-coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Il n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les chrétiens, de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France, d'avoir fatigué des chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est apperçu que le zele pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & qne pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos musulmans pensassent aussi sensément sur cet article, que les chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces saints Prophetes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

De Paris, le 18 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LXI.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

J'ENTRAI l'autre jour dans une Eglise fameuse, qu'on appelle Notre Dame: pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclésiastique que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison: cependant il a ses désagrémens: nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions: là, nous avons un rôle très difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans; ils ne peuvent souffrir notre approbation ni nos censures; si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractere. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en imposer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela; cet état de neutralité est difficile; les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies,

faillies, qui, felon le fuccés, les pouffent où les abandonnent, réuffiffent bien mieux.

Ce n'eft pas tout. Cet état fi heureux & fi tranquille, que l'on vante tant, nous ne le confervons pas dans le monde. Dès que nous y paroiffons, on nous fait difputer: on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en Dieu; la néceffité du jeûne, à un autre qui a nié toute fa vie l'immortalité de l'ame: l'entreprife eft laborieufe, & les rieurs ne font pas pour nous. Il y a plus: une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente fans ceffe, & eft, pour ainfi dire, attachée à notre profeffion. Cela eft auffi ridicule que fi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le vifage des Africains. Nous troublons l'Etat; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne font point fondamentaux; & nous reffemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouffa fes fujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à fe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous fommes chargés, les devoirs de notre fainte religion, eft fouvent dangereux; & il ne fauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur nommé Théodofe fit paffer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans: s'étant enfuite préfenté pour entrer dans une églife, un Evêque nommé Ambroife lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un facrilege; & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur ayant enfuite fait la pénitence

qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les Prêtres ; le même Evêque l'en fit sortir : & en cela il fit l'action d'un fanatique ; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'Etat, que ce Prince eût ou n'eût pas une place parmi les prêtres ?

De Paris, le 1 de la lune de Rebbiad, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZELIS A USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septieme année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire passer dans les appartemens intérieurs du Sérail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne sauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux ; qui les condamnent au Sérail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire

pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce temps critique, où les passions commencent à naître & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier: si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les lois nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité: elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles: s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne: j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix; j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi. Tu ne saurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes; & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek: fais veiller sur moi nuit & jour: ne te fie pas même aux précautions ordinaires: augmente mon bonheur, en

assurant le tien ; & sache que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du Sérail d'Ispahan, le 2 de la lune de Rebbiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

RICA A USBEK.

*A****

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à-peu-près la même vie que tu m'as vu mener : je me répands dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'asiatique, & se plie sans effort aux mœurs européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison, cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes ; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Sérail.

Chez nous, les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les

oblige d'être: dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage; & non pas la nature, qui s'exprime si différemment & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué & si nécessaire, est ici inconnue: tout parle, tout se voit, tout s'entend: le cœur se montre comme le visage: dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage: il consiste dans une espece de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant, ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage naturellement fait pour les toilettes, semble être parvenu à former le caractere général de la Nation: on badine au Conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un Ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met: un Médecin ne le seroit plus, si les habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

De Paris, le 10 de la lune de Rebbiab, 1, 1714.



LETTRE LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS A USBEK.

A Paris.

Je fuis dans un embarras que je ne faurois t'exprimer, magnifique Seigneur: le Sérail eft dans un défordre & une confufion épouvantables: la guerre regne entre tes femmes: tes Eunuques font partagés: on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches: mes remontrances font méprifées: tout femble permis dans ce temps de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Sérail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne fe juge au-deffus des autres par fa naiffance, par fa beauté, par fes richeffes, par fon efprit, par ton amour; & qui ne faffe valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences: je perds à chaque inftant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes; ma prudence, ma complaifance même, vertu fi rare & fi étrangere dans le pofte que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique Seigneur, la caufe de tous ces défordres? Elle eft toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main: fi, au lieu de la voie des remontrances, tu me laiffois celle des châtimens; fi, fans te laiffer attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi,

qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je lafferois leur humeur impérieufe & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans, du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé, à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Sérail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureufe dans la fuite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce Sérail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier Eunuque, l'homme le plus févere que j'aye vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abfolu. On n'y entendoit parler ni de divifions, ni de querelle: un filence profond régnoit par-tout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour, elles en fortoient au moindre figne que nous leur en faifions: le refte du temps, elles étoient prefque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéir étoit puni fans miféricorde. Je fuis, difoit-il, efclave; mais je le fuis d'un homme qui eft votre maître & le mien; & j'ufe du pouvoir qu'il m'a donné fur vous: c'eft lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fuffent appellées: elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées fans fe

plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des Noirs dans ce Sérail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit: il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-temps. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible: j'étudiai sous lui le cœur des femmes, il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse pour quelque temps plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les prieres & les reproches: il soutenoit leur larmes sans s'émouvoir, & se sentoit flatté de cette espece de triomphe. Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes: leur nombre ne m'embarrasse pas; je conduirois de même toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fidèles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit?

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais

aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations; leurs gestes étudiés, leur visage feint, ne lui déroboient rien. Il savoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes. Il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un Sérail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres: permets que je me fasse obéir: huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion: c'est ce que ta gloire demande, & ce que ta sûreté exige.

De ton Sérail d'Ispahan, le 9 de la lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK A SES FEMMES.

Au Sérail d'Ispahan.

J'APPRENDS que le Sérail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant,

que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promites; étoit-ce pour me tromper?

C'eſt vous qui feriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand eunuque; ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre conſidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand ſujet de ſe plaindre: il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état? N'eſt-ce pas à lui que, pendant mon abſence, votre vertu eſt confiée? C'eſt un tréſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez, font voir que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les lois de l'honneur, vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejeter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.



LETTRE LXVI.

RICA à ***

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſais ſi on eſt fort ſavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé: la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſageres; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre: ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie qui rangent des caracteres, qui combinés enſemble, font un livre où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux; & il me ſemble que c'eſt une

espece de profanation, de tirer les pieces qui les composent du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme ! Vous venez dans ma bibliotheque ; & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas : c'est un beau chef-d'œuvre !

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la science universelle : mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban. 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN A USBEK.

A Paris.

TROIS vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver partout des amis ; le cœur est citoyen de tous les pays ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des

engagemens ? Je te l'avoue ; je respecte les anciennes amitiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractere, Usbek : partout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses : &, quoiqu'il cherche la vie obscure, il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.



HISTOIRE

D'APHERIDON ET D'ASTARTE.

Je suis né parmi les Guebres, d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux, que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle ; & lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon pere, étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit par Cambyse ; mais la crainte des Mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet, & qui sont des images si naïves de l'union, déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déja à son dernier période : il prétexta un voyage & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes, mais je n'en versai point : car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis ; & mon pere ayant

confié mon éducation à un de nos parens; m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après, j'appris que, par le crédit d'un de ses amis, il avoit fait entrer ma sœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé: car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le Beiram l'avoit rendue Mahométane, & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colere de Dieu & du soleil qui vous éclaire: vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure: j'en mourrai de douleur & d'amour: mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir! A ces mots je sortis: & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut; & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Sérail, & prit avec son eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui par-

ler ; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son Beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles ; & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlai à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur ! lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres ? Je sais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profession du Mahométisme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu consentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être si chere ? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez est mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois aussi la derniere des femmes, si.... Ah, ma sœur ! lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'est ni votre époux, ni ne peut l'être : si vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas ! dit-elle, que cette religion se montre à moi de loin ! à peine en savois-je les préceptes, qu'il fallut les oublier. Vous voyez que cette langue que je vous parle ne m'est plus

familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours; que depuis ce temps-là je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aye pensé à vous! que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de jalousie; je ne vous verrai plus; je vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit; & se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus desolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma sœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperdument ma sœur qu'il ne savoit rien lui refuser. Je la vis encore dans le même lieu & sous les mêmes voiles accompagnée de deux esclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroux & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres? Votre mere qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la simplicité

de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus préciëuſe mille fois que le faux éclat dont vous ſemblez jouir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur & cette précieuſe égalité qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere! dit-elle, reſpectez mon époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée : ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur! lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable cette religion? Ah! dit-elle, qu'il me feroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire : &, ſi mes doutes..... A ces mots elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſpérance pour l'autre? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe, & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne ſont point connus; que ce n'eſt que le haſard qui y a introduit le Mahométiſme; que cette ſecte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos Princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez régner encore le culte de ces anciens Mages. Tranſportez-vous dans ces ſiecles reculés : tout vous parlera du magiſme, & rien de la ſecte Mahométane qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion ſeroit

plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que Dieu; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris parmi les Muſulmans à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices : ils leur ont ſeulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la Divinité. Mais, ma ſœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce livre ſacré que je vous porte : c'eſt le livre de notre législateur Zoroaſtre; liſez-le ſans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere qui vous éclaireront en le liſant : ſouvenez-vous de vos peres qui ont ſi long-temps honoré le ſoleil dans la ville ſainte de Balk; & enfin ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point : j'attendis dans le ſilence l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre. J'ai long-temps combattu; mais, dieux! que l'amour leve de difficultés! que je ſuis ſoulagée! je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en eſt légitime. Ah que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez ſu rompre les chaînes que mon eſprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment je me donne à vous : faites voir, par

la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles; je me crus, & je me vis en effet, en un instant le plus heureux de tous les hommes; je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout-à-coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens; je n'osois confier à personne le secret de ma vie; je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi: si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant, mais que j'irois toutes les nuits sous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin la seizieme nuit j'entendis une scie qui travailloit: de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles, ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je restai long-

temps sans bouger de là : je la conduisis hors de la ville où j'avois un cheval tout prêt ; je la mis en croupe derriere moi,& m'éloignai,avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre, dans un lieu désert où il s'étoit retiré, vivant du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nous répétant sans cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui dis-je, que cette union est sainte ! la nature nous avois unis, notre sainte loi va nous unir encôre. Enfin un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit dans la maison du paysan toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe. & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après nous quittâmes la Perse, où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un & l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi,je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mon voyage me fut non-seulement inutile, mais funeste : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il fal-

loit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; & comme ils la trouverent belle, ils la prirent : & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, & ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs & les joignis à trois lieues de là : mes prieres, mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente tomans & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres Turcs & Chrétiens, je m'adressai à un marchand Arménien ; je lui vendis ma fille & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux Juifs, je leur donnai trente tomans ; & portai les cinq autres à ma sœur que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle vous vous êtes vendu ? Oui, lui dis-je. Ah malheureux ! quavez-vous fait? N'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage? Votre liberté me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah ! mon frere, que votre amour est cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ? Je l'ai vendus aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon maître ; & ma sœur y arriva presque aussitôt que moi ; elle se jeta à ses génoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il

ſe fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux ! dit-elle, as-tu penſé que je puſſe accepter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront ſi vous nous ſéparez. Je me donne à vous, payez-moi; peut-être que cet argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'oſe vous demander. Il eſt de votre intérêt de ne nous point ſéparer : comptez que je diſpoſe de ſa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zéle, & je vous promets que dans un an je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malheurs de votre condition. Si, lorſque vous ſerez libres, vous êtes auſſi heureux que vous le méritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que vous me ſatisferez de la perte que je ſouffrirai. Nous embraſſâmes tous deux ſes genoux & le ſuivîmes dans ſon voyage. Nous nous ſoulagions l'un & l'autre dans les travaux de la ſervitude, & j'étois charmé lorſque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma ſœur.

La fin de l'année arriva; notre maître tint ſa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis; là je trouvai un ancien ami de mon pere qui exerçoit avec ſuccès la médecine dans cette ville; il me prêta quelqu'argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent enſuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis ſix ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce ſociété du monde: l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été aſſez heureux pour

retrouver le marchand Arménien à qui je dois tout, & je lui ai rendu des ſervices ſignalés.

De Smyrne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

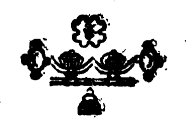
RICA A USBEK.

*A****

J'ALLAI, l'autre jour, dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de pluſieurs choſes, je lui dis: Monſieur, il me paroît que votre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il: de la maniere dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais quoi, n'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? n'êtes-vous pas toujours occupé de choſes qui ne ſont point intéreſſantes? Vous avez raiſon, ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi peu que rien; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniere ſi dégagée, je continuai, & lui dis: Monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour la payer; je vendis ma bibliotheque; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon. Ce n'eſt pas que je les regrette: nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine

vaine ſcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de lois? Preſque tous les cas ſont hypothétiques, & ſortent de la regle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, Monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir? car enfin, pourquoi chez tous les peuples du monde y auroit-il des lois, ſi elles n'avoient pas leur application? & comment peut-on les appliquer, ſi l'on ne les fait pas? Si vous connoiſſiez le palais, reprit le magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites; nous avons des livres vivans qui ſont les avocats: ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas quelquefois de vous tromper; lui répartis-je? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité; il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre; & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuiraſſés jusqu'aux dents.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1714



LETTRE LXIX.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Tu ne te ferois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysien que je ne l'étois : cela est pourtant ; & tu en feras convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'Occident disent qu'un peintre, ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere ; il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection ; mais il n'est jamais limité que par lui-même, il

eſt lui-même ſa néceſſité. Ainſi, quoique Dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives; & c'eſt la raiſon pourquoi il ne peut pas changer l'eſſence des choſes.

Ainſi, il n'y a point ſujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient oſé nier la préſcience infinie de Dieu, ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la métaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que Dieu prévoie les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres; parce que ce qui n'eſt point arrivé, n'eſt point, & par conſéquent ne peut être connu; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu: Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle: car, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action qui la détermine, n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvriere de ſa détermination; mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres? il ne pourroit les voir que de deux manieres; par conjecture, ce qui eſt contradictoire avec la preſcience infinie; ou bien il les

verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe qui les produiroit de même, ce qui eſt encore plus contradictoire : car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition ; & dans le fait, elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer, lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté ; il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter : c'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle & de la déterminer. Mais quand il veut ſavoir quelque choſe, il le fait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes décrets les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon, dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons : un monarque ignore ce que ſon ambaſſadeur fera dans une affaire importante ; s'il le veut ſavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere ; & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la préſcience abſolue ; Dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des eſprits ; & il ſemble que ce

ſoit la premiere vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte abſurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel être peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires ? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſu la priſe de Bagdat, diſoit à un autre ; je vous donne cent tomans, ſi Bagdat n'eſt pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philoſophie ? Dieu eſt ſi haut, que nous n'appercevons pas même ſes nuages. Nous ne le connoiſſons bien que dans ſes préceptes. Il eſt immenſe, ſpirituel, infini. Que ſa grandeur nous ramene à notre foibleſſe. S'humilier toujours, c'eſt l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chaban, 1714.

LETTRE LXX.

ZELIS A USBEK.

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit depuis trois mois ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la pein-

ture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille sortit à cheval accompagnée de son eunuque, & couverte, selon la coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire; & après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduisit sa fille dans le lit avec assez de violence; mais une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente, Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Sérail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.



LETTRE LXXI.

USBEK A ZELIS.

Je plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité: c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs Livres ſacrés, & que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima; qu'elle ait dix eunuques pour la garder; qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſérail où elle eſt deſtinée, qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes! & pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire!

De Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.

LETTRE LXXII.

RICA A IBBEN.

*A****

Je me trouvai, l'autre jour, dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps, il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse: mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de Messieurs Tavernier & Chardin. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? il connoîtra tout-à-l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris: je me tus, je le laissai parler; & il décide encore.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcadé, 1715.

LETTRE

LETTRE LXXIII.

RICA A ***

J'AI ouï parler d'une eſpece de tribunal, qu'on appelle l'Académie Françoiſe. Il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde : car on dit qu'auſſi-tôt qu'il a décidé, le peuple caſſe ſes arrêt, & lui impoſe des lois qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer ſon autorité, il donna un code de ſes jugemens. Cet enfant de tant de perès, étoit preſque vieux quand il naquit ; & quoiqu'il fût légitime, un bâtard qui avoit déjà paru, l'avoit preſque étouffé dès ſa naiſſance.

Ceux qui le compoſent n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe : l'éloge va ſe placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & ſi-tôt qu'ils ſont initiés dans ſes myſteres, la fureur du panégyrique vient les ſaiſir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'antitheſes : tant de bouches ne parlent preſque que par exclamations ; ſes oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux il n'en eſt pas queſtion ; il ſemble qu'il ſoit fait pour parler & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds ; car le temps, qui eſt ſon fléau, l'ébranle à tous les inſtans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides : je ne t'en dirai

rien, & je laisse décider cela à ceux qui le savent mieux que moi.

Voilà des bizarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bizarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & nos manieres naïves.

De Paris le 7 de la lune de Zilhagé, 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK A RICA,

*A****

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit: Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris, je vous mene à présent chez un grand seigneur, qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veux dire cela, Monsieur? est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? Non me dit-il. Ah! j'entends: il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. Si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher, & je vis un petit homme si fier; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une maniere si offen-

ſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah! bon Dieu, dis-je en moi même, ſi, lorſque j'étois à la Cour de Perſe, je repréſentois ainſi, je repréſentois un grand ſot! Il auroit fallu, Rica, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites inſultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous témoigner leur bienveillance. Ils ſavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits: au milieu des grandeurs qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux; nous deſcendions juſqu'a leurs beſoins. Mais lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du Prince dans les cérémonies publiques; lorſqu'il falloit faire reſpecter la nation aux étrangers, lorſqu'enfin dans les occaſions périlleuſes il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus; nous ramenions la fierté ſur notre viſage; & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715.



LETTRE LXXV.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Il faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette perſuaſion vive de leur religion, qui ſe trouve parmi les Muſulmans. Il y a bien loin chez eux de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes mêmes, s'élevent contre les eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rébelles qui ont ſenti le joug & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : Je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps, ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digere bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légeres ou ſolides, je ſuis ſpino-

fiste, focinien, catholique, impie ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit, le confesseur me trouve à son avantage. Je sais bien empêcher la religion de m'affliger quand je me porte bien; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade: lorque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la religion se présente & me gagne par ses promesses; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'espérance.

Il y a long-temps que les princes chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs états, parce que, disoient-ils, le christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très utile: ils abaissoient par là les seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves: ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ces principes de religion qui les touchoient tant. Que veux-tu que je te dise? Vérité dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens? nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux (*), parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver, selon les principes du Saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand Prophete, de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous

(*) Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'il n'y trouveroient point d'eau pour leur purification.

les intérêts humain, & qui est pure comme le ciel d'où elle est descendue.

De Paris, le 13 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK A SON AMI IBBEN

A Smyrne.

Les loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainsi dire : une seconde fois ; ils sont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confisque leurs biens.

Il me paroit, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris ; pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'une remede qui est en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée sur un avantage mutuel : mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur : je puis donc la rendre lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse, l'effet doit donc cesser aussi.

Le prince veut-il que je sois son sujet, quand je ne retire rien de la sujétion ? mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique

de leur utilité & de mon désespoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les lois, quand je vis sous les lois; mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en séparez: vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres lois du mouvement, c'est-à-dire, les lois de la création & de la conservation, avoient faire ronde ? Non, sans doute: je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné; & en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la Providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite & moins dépendante des lois générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Pensez-vous que mon corps, devenu un épi de blé, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? & que mon ame dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil. Nous ne sentons point notre petitesse; & malgré qu'on en

ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature; & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que dis-je? tous les hommes ensemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & délié, que Dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVII.

IBBEN A USBEK.

A Paris.

Mon cher Usbek, il me semble que pour un vrai Musulman les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le temps des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même?

Si un être est composé de deux êtres, & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse: si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur ga-

rant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA A USBEK.

A * * *

Je t'envoie la copie d'une Lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours depuis six mois l'Espagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractere brillant des deux Nations : elle se manifeste principalement de deux manieres ; par les lunettes & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement, que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affoiblie ; & tout nez qui en est orné ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un Savant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même & indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le service du Prince & l'honneur de la Nation, comme le fit bien voir un fameux Général Portugais dans

les Indes (*): car se trouvant avoir besoin d'argent: il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage: elles lui furent prêtées d'abord; & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil: aussi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens; c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'Inquisition a persuadé dans ces derniers siecles d'embrasser la religion Chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considerent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Sérail du Grand-Seigneur de Sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une Ville du Mexique, assis sur sa porte les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde; & ne se résoudroit jamais, par une vile & méchanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut savoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme par

(*) Jean de Castro.

exemple, quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus: son honneur s'intéresse aux repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour, obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sauroit passer pour galant.

Ils sont premierement dévots, & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups ou d'un Magistrat décrépit; mais ils les enfermeront avec un Novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les guérissent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer; & il leur reste souvent un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui en France paroîtroient mal placées; par exemple, un

Capitaine ne bat jamais son soldat sans lui en demander permission; & l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas, paroissent si attachés à l'Inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établit une autre; non pas contre les Hérétiques, mais contre les Héréfiarques, qui attribuent à de petites pratiques monacales la même efficacité qu'aux sept Sacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénerent, & qui sont si dévots, qu'ils sont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols, mais n'en cherchez point dans leurs Livres. Voyez une de leurs Bibliotheques, lés Romans d'un côté & les Scolastiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout rassemblé par quelqu'ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs Livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans tout le nouveau Monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre continent: il y a sur leurs rivieres tel pont qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des Nations qui leur sont inconnues (*).

Ils disent que le soleil se leve & se couche dans leur pays; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes.

(*) Las Batuecas.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une Lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France; je crois qu'il vengeroit bien sa Nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif? Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison où l'on met les fous; on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la Ville; non: le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse-là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR A USBEK,

A Paris.

HIER des Arméniens ménerent au Sérail une jeune esclave de Circassie qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge; & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue; je vis tout ce qui lui en coûtoit pour obéir: elle rougissoit de se voir nue, même devant moi, qui exempt des passions qui peuvent alarmer la pu-

deur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe; & qui, ministre de la modestie, dans les actions les plus libres ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que de l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux: je lui jetai nn manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or; je me prosternai à ses pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek! tu possedes plus de beautés que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaisir pour toi, de trouver à ton retour tout ce que la Perse a de plus ravissant; & de voir dans ton Sérail renaître les graces, à mesure que le temps & la possession travaillent à les détruire.

Du Sérail de Fatmé, le premier de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des Gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la politique se trouvent par-tout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le Gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais; de sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui con-

vient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un Gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un Gouvernement sévere; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que dans un Etat les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux lois. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est: huit jours de prison, ou une légere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon: le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la police, la justice & l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise & dans l'Angleterre même: je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux lois.

Je remarque au contraire une source d'injus-

tice & de vexations au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui eſt la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux il y a toujours des mouvemens tumultueux où perſonne n'eſt le chef: & que, quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne pour la faire revenir:

Que le déſeſpoir même de l'impunité confirme le déſordre & le rend plus grand:

Que dans ces Etats il ne forme point de petite révolte; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſédition:

Qu'il ne faut point que les grands événemens y ſoient préparés par de grandes cauſes: au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman, Empereur des Turcs, fut dépoſé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne ſongeoit à le commettre: ils demandoient ſeulement en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief: une voix qu'on n'a jamais connue, ſortit de la foule par haſard: le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut Empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rebiab, 1, 1715.

LETTRE

LETTRE LXXXI.

NARGUM, ENVOYE' DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEK.

A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait furpaffé celle des Tartares, par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eft le vrai dominateur de l'Univers: tous les autres femblent être faits pour le fervir: il eft également le fondateur & le deftructeur des Empires; dans tous les temps il a donné fur la terre des marques de fa puiffance; dans tous les âges il a été le fléau des Nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore fous leur obéiffance.

Ils dominent fur les vaftes pays qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perfe, ils font affis fur le Trône de Cyrus & de Guftafpe. Ils ont foumis la Mofcovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenfes dans l'Europe, l'Afie & l'Afrique; & ils dominent fur ces trois parties de l'Univers.

Et pour parler des temps plus reculés, c'eft d'eux que font fortis quelques-uns des peuples qui ont renverfé l'Empire Romain.

Qu'eft-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaifon de celles de Genghiskan?

Il n'a manqué à cette victorieufe Nation que

des Hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli! que d'Empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuſe Nation, uniquement occupée de ſa gloire préſente, ſûre de vaincre dans tous les temps, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcow, le 4 de la lune de Rebbiad, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de Dervis taciturnes, qu'on appelle Chartreux. On dit qu'ils ſe coupent la langue en entrant dans le Couvent: & on ſouhaiteroit fort que tous les autres Dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſavent parler ſans rien dire; & qui amuſent une converſation pendant deux heures de temps, ſans qu'il ſoit poſſible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes de gens ſont adorés des femmes;

mais ils ne le font pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils savent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne & leurs gants. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse & du marteau qui frappe rudement la porte: cet avant-propos prévient pour le reste du discours: & quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sottises qui viennent ensuite, mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir; & qu'un homme de bon sens ne brille guere devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rebiab, 2, 1715.



LETTRE LXXXIII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

S'IL y a un Dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas ; il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes ; ce rapport eſt toujours le même, quelqu'être qui le conſidere, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un Ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent, & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éleve ſa voix, mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préferent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement ; il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine, & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que Dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe

ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle & ne dépend point des conventions humaines. Et quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes ; les trois quarts du temps ils peuvent le faire impunément : quel repos pour nous de ſavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur qui combat en notre faveur & nous met à couvert de leurs entrepriſes !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur & de notre vie.

Toutes ces penſées m'animent contre ces Docteurs qui repréſentent Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; & dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste! Ce plaisir, tout févere qu'il est, doit le ravir: il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA A ***

Je fus hier aux Invalides: j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre; & qui se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y

étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire!

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK A MIRZA.

A Ispahan.

Tu sais, Mirza, que quelques Ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le Royaume, ou de se faire Mahométans, dans la pensée que notre Empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejeterent, n'en connurent les conséquences: le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'Empire d'un péril plus grand

que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux Villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les Négocians, & presque tous les Artisans du Royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil: & qu'en envoyant au Mogol & aux autres Rois des Indes ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ses Etats.

Les persécutions que nos Mahométans zélés ont faites aux Guebres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes; & ont privé la Perse de cette Nation; si appliquée au labourage, & qui seule par son travail étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire, c'étoit de ruiner l'industrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, & avec lui par une suite nécessaire, cette même religion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prevention, je ne sais, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un Etat il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées, se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zele. Or

qu'y

qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui déshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle, introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du Prince de souffrir plusieurs religions dans son Etat. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion : mais, qu'on y prenne bien garde, ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres ; c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de prosélytisme que les Juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux est passé, comme une maladie épidémique & populaire, aux Mahométans & aux Chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres, quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit

être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de religion, ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne quand on voudroit l'y forcer: il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas lui-même peut-être pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

RICA A***.

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme, le pere sur ses enfans, le maîtres sur ses esclaves. La justice se mêle de tous leurs différends; & sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant: mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu sacré où se révelent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeste vient avouer les tour-

mens d'une virginité trop long-temps gardée, ses combats & sa douloureuse résistance : elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; & pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme, sans en jouir : elle vient révéler les mysteres cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou séduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités, de filles abusées, d'amans infidèles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire, la loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal on prend les voix à la majeure ; mais on dit qu'on a reconnu par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure ; & cela est assez naturel : car il y a très peu d'esprits justes, & tout le

monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVII.

RICA A***

On dit que l'homme eſt un animal ſociable. Sur ce pied-là il me paroît qu'un François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence ; car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non ſeulement ſont ſociables, mais ſont même la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville ; cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peſte & de la famine. On demande dans les écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux ; ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils ſont en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais comme la voie en eſt trop abrégée, elles

font comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maifons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la lifte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eftropié de mille manieres en caracteres fuiffes. Ils paffent leur vie à la fuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de fes fujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin ils reviennent chez eux, bien fatigués, fe repofer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laffitude, & on mit cette épitaphe fur fon tombeau : C'eft ici que repofe celui qui ne s'eft jamais repofé. Il s'eft promené à cinq cent trente enterremens. Il s'eft réjoui de la naiffance de deux mille fix cent quatre-vingt enfans. Les penfions dont il a félicité fes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions fix cent mille livres; le chemin qu'il a fait fur le pavé, à neuf mille fix cens ftades; celui qu'il a fait dans la compagne, à trente-fix. Sa converfation étoit amufante; il avoit un fonds tout fait de trois cent foixante-cinq contes; il poffédoit d'ailleurs, depuis fon jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occafions brillantes. Il eft mort enfin à la foixantieme année de fon âge. Je me tais, voyageur : car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

A Paris, regnent la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauvent pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon carroſſe.

Un grand Seigneur eſt un homme qui voit le Roi, qui parle aux Miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut avec celà cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand que ceux à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les Rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le Miniſtre eſt le grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc: tantôt ſacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

Le defir de la gloire n'eft point différent de cet inftinct que toutes les créatures ont pour leur confervation. Il femble que nous augmentons notre être, lorfque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres ; c'eft une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient auffi précieufe que celle que nous avons reçue du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne font pas également attachés à la vie, ils ne font pas auffi également fenfibles à la gloire. Cette noble paffion eft bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence qui fe trouve d'homme à homme, fe fait encore plus fentir de peuple à peuple.

On peut pofer pour maxime, que dans chaque Etat, le defir de la gloire croît avec la liberté des fujets, & diminue avec elle : la gloire n'eft jamais compagne de la fervitude.

Un homme de bon fens me difoit l'autre jour : On eft en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perfe ; auffi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureufe fantaifie fait faire à un François, avec plaifir & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de fes fujets qu'en leur mettant fans

ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi parmi nous le Prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a pour le maintenir des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréſor ſacré de la Nation ; & le ſeul dont le Souverain n'eſt pas le maître, parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon Prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte ſur le champ ſa Cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les Républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes concitoyens.

Tout homme est capable de faire du bien à un homme: mais c'est ressembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une société entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Persans, chez qui les emplois & les dignités ne sont que des attributs de la fantaisie du Souverain? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires, si elles ne sont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'estime publique, n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain. Le voilà aujourd'hui Général d'armée; peut-être que le Prince le va faire son Cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK AU MÊME.

A Smyrne.

De cette passion générale que la nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers, un certain je ne sais quoi, qu'on appelle point-d'honneur, c'est proprement le caractere de chaque profession: mais il est plus marqué chez les gens de guerrre, & c'est le point-d'honneur par excellence. Il

me feroit bien difficile de te faire fentir ce que c'eft; car nous n'en avons point précifément d'idée.

Autrefois les François, furtout les Nobles, ne fuivoient guere d'autres lois que celles de ce point-d'honneur: elles régloient toute la conduite de leur vie, & elles étoient fi féveres, qu'on ne pouvoit fans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite difpofition.

Quand il s'agiffoit de régler les différends, elles ne prefcrivoient guere qu'une maniere de décifion, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'eft que fouvent le jugement fe rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéreffées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la difpute, & qu'il payât de fa perfonne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il fe fentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence fi flatteufe: & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre piftoles à un homme pour le fauver de la potence, lui & toute fa famille, ne faifoit aucune difficulté d'aller rifquer pour lui mille fois fa vie.

Cette maniere de décider étoit affez mal imaginée; car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enfuivoit pas qu'il eût de meilleures raifons.

Auffi les Rois l'ont-ils défendue fous des peines très féveres: mais c'eft en vain; l'honneur, qui veut toujours régner, fe révolte, & il ne reconnoît point de lois.

Auffi les François font dans un état bien violent: car les mêmes lois de l'honneur obligent un honnête homme de fe venger quand il a été

offenſé; mais d'un autre côté, la juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe venge. Si l'on ſuit les loix de l'honneur, on périt ſur un échaffaut; ſi l'on ſuit celles de la juſtice, on eſt banni pour jamais de la ſociété des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK A RUSTAN.

A Iſpahan.

Il paroît ici un perſonnage traveſti en Ambaſſadeur de Perſe, qui ſe joue inſolemment des deux plus grands Rois du monde. Il apporte au monarque des François des préſens que le nôtre ne ſauroit donner à un Roi d'Irimette ou de Georgie : & par ſa lâche avarice, il a flétri la majeſté de deux empires.

Il s'eſt rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe; & il a fait dire en Occident que le Roi des Rois ne domine que ſur des Barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il ſembloit avoir voulu ſe faire refuſer lui-même; & comme ſi la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur perſane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il eſt le mépris.

Ne dis point ceci à Iſpahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos miniſ-

tres le punissent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

USBEK À RHEDI.

À Venise

Le monarque qui a si long-temps régné n'est plus (*). Il a bien fait parler des gens pendant sa vie, tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires, & à prendre ses avantages dans ce changement. Le Roi, arriere-petit-fils du Monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un Prince son oncle a été déclaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

(*) Il mourut le premier Septembre 1715.

Les Parlemens reſſemblent à ces ruïnes que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne ſe mêlent guere plus que de rendre la juſtice; & leur autorité eſt toujours languiſſante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont ſuivi le deſtin des choſes humaines: ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité ſuprême qui a tout abattu.

Mais le Régent, qui a voulu ſe rendre agréable au peuple, a paru d'abord reſpecter cette image de la liberté publique; & comme s'il avoit penſé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb, 1715.

LETTRE LCIII.

USBEK A SON FRERE SANTON.

Au monaſtère de Casbin.

Je m'humilie devant toi, ſacré Santon, & je me proſterne: je regarde les veſtiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta ſainteté eſt ſi grande, qu'il ſemble que tu ayes le cœur de notre ſaint Prophete: tes auſtérités étonnent le ciel même: les Anges t'ont re-

gardé du fommet de la gloire, & ont dit: Comment eft-il encore fur la terre, puifque fon efprit eft avec nous, & vole autour du trône qui eft foutenu par les nuées?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos Docteurs, que les dervis, même infidèles, ont toujours un caractere de fainteté qui les rend refpectables aux vrais croyans; & que Dieu s'eft choifi dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a féparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes fufpendiffent fa colere, prête à tomber fur tant de peuples rebelles?

Les Chrétiens difent des merveilles de leurs premiers Santons, qui fe refugierent à milliers dans les déferts affreux de la Thébaïde, & eurent pour Chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en difent eft vrai, leurs vies font auffi pleines de prodiges que celles de nos plus facrés Immaums. Ils paffoient quelquefois dix ans entiers fans voir un feul homme, mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient fans ceffe tourmentés par ces efprits malins; ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table; jamais d'afyle contr'eux. Si tout ceci eft vrai, Santon vénérable, il faudroit avouer que perfonne n'auroit jamais vécu en plus mauvaife compagnie.

Les Chrétiens fenfés regardent toutes ces hiftoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut fervir à nous faire fentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le défert un état tranquille; les tentations nous fuivent toujours: nos paffions, figurées par les démons, ne nous quittent point

encore: ces monſtres du cœur, ces illuſions de l'eſprit, ces vains fantômes de l'erreur & du menſonge, ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire; & nous attaquent juſques dans les jeûnes & les cilices, c'eſt-à-dire, juſques dans notre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je ſais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abymes: il a purifié la terre, autrefois pleine de ſon empire, & l'a rendue digne du ſéjour des Anges & des Prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK A RHEDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés: ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés: mais ils naiſſent tous liés les uns aux autres; un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient: voilà la ſociété, & la cauſe de la ſociété.

Le droit public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie: cependant on peut dire que les paſſions des Princes, la patience des peuples,

la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux Princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences!

La puiſſance illimitée de nos ſublimes Sultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres, que cet art indigne qui veut faire plier la juſtice, toute inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux juſtices toutes différentes; l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil; l'autre qui regle les différends qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le droit public: comme ſi le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre lettre mes penſées là-deſſus.

De Paris, le 1 de la lune de Zilhagé, 1716.



LETTRE

LETTRE XCV.

USBEK AU MÊME.

LES Magiftrats doivent rendre la juftice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette feconde diftribution de juftice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eft rarement befoin de tiers pour juger ; parce que les fujets de difputes font prefque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations font ordinairement fi féparés, qu'il ne faut qu'aimer la juftice pour la trouver ; on ne peut guere fe prévenir dans fa propre caufe.

Il n'en eft pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en fociété, leurs intérêts font fi mêlés & fi confondus, il y en a de tant de fortes différentes, qu'il eft néceffaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obfcurcir.

Il n'y a que deux fortes de guerres juftes ; les unes qui fe font pour repouffer un ennemi qui attaque, les autres pour fecourir un allié qui eft attaqué.

Il n'y auroit point de juftice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince, à moins que le cas ne fût fi grave, qu'il méritât la mort du Prince ou du peuple

qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs & autres choses pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus févere, c'est la guerre, puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second degré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisieme acte de justice, est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrieme acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement que les tribunaux ont établie pour retrancher les coupables de la société. Ainsi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché de notre société, & n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il ni a rien, parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte: ainſi une alliance faite entre deux nations pour en opprimer une troiſieme, n'eſt pas légitime; & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger: comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort; & ſi le peuple eſt détruit ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'il ſemble qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver: ſans quoi celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature qui a établi les différens degrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE A USBEK.

A Paris.

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jeunes du royaume de Viſapour: j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté ſi réguliere & ſi parfaite: ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi: mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes regards, & ſembloit rechercher les miens; comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étois pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre époux.

Je te l'avoue: je ſens dans moi-même une joie ſecrette, quand je penſe aux charmes de cette belle perſonne: il me ſemble que je la vois entrer dans le Sérail de ton frere: je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ſes femmes; la douleur impérieuſe des unes, l'affliction muette, mais plus douloureuſe, des autres; la conſolation maligne de celles qui n'eſ-

perent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui esperent encore.

Je vais d'un bout du royaume à l'autre faire changer tout un Sérail de face. Que de passions je vais émouvoir! que de craintes & de peines je prépare!

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille: les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur; les chagrins seront dévorés, & les joies contenues: l'obéissance ne sera pas moins exacte, & la regle moins inflexible: la douceur toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemple de soumission, tout cela leur forme des chaînes. Les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres: il semble que de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus dépendantes: elles font une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales, & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celle qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entiere? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même, nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu temperes la crainte par les espérances; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidèles eunuques d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

Du Serail d'Ispahan, le 8 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK A HASSEIN,

Dervis de la montagne de Jaron.

O Toi, sage Dervis! dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui à la vérité n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux, ils n'ont ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des Anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : mais laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la raison humaine.

Tu ne saurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos, & ont expliqué par une méchanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a

pas fallu davantage pour produire cette prodigieuſe variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous propoſent des lois pour régler les ſociétés des hommes, des lois auſſi ſujettes au changement que l'eſprit de ceux qui les propoſent & des peuples qui les obſervent: ceux-ci ne nous parlent que des lois générales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception avec un ordre, une regularité & une promptitude infinie dans l'immenſité des eſpaces.

Et que crois-tu, homme divin, que ſoient ces lois? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conſeil de l'éternel, tu vas être étonné par la ſublimité des myſteres: tu renonces auparavant à comprendre; tu ne te propoſes que d'admirer? Mais tu changeras bientôt de penſée: elles n'éblouiſſent point par un faux reſpect: leur ſimplicité les a fait long-temps méconnoître: & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere eſt que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en détourne: & la ſeconde, qui n'en eſt qu'une ſuite, c'eſt que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner; parce que plus il en eſt loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, ſublime Dervis, la clef de la nature: voilà les principes féconds, dont on tire des conſéquences à perte de vue.

La conſéquence de cinq ou ſix vérités a rendu leur philoſophie pleine de miracles, & leur a fait faire preſque autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos ſaints prophêtes.

Car enfin, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs qui n'eût été embarraſſé, ſi on lui eût dit de peſer dans une balance tout l'air qui eſt autour de la terre, ou de meſurer toute l'eau qui tombe chaque année ſur ſa ſurface; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le ſon fait dans une heure; quel temps un rayon de lumiere emploie à venir du ſoleil à nous; combien de toiſes il y a d'ici à Saturne; quelle eſt la courbe ſelon laquelle un vaiſſeau doit être taillé pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que ſi quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ſes philoſophes de paroles hautes & ſublimes; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories myſtérieuſes, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au ſaint Alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je penſe, je ne m'accommode guere du ſtyle figuré. Il y a dans notre Alcoran, un grand nombre de petites choſes, qui me paroiſſent toujours telles, quoiqu'elles ſoient relevées par la force & la vie de l'expreſſion. Il ſemble d'abord que les livres inſpirés ne ſont que les idées divines rendues en langage humain: au contraire dans notre Alcoran, on trouve ſouvent le langage de Dieu & les idées des hommes, comme ſi, par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les penſées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus ſaint parmi nous; tu croiras que c'eſt le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non, grace au ciel, l'eſprit n'a pas

corrompu

corrompu le cœur; & tandis que je vivrai, Hali sera mon prophête.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban, 1716.

LETTRE XCVIII.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des trésors: parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere. Ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une Chambre, qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent ni détourner ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclarer au juste, sous peine de la vie: ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je

veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un miniſtre connu par ſon eſprit, qui les honore de ſes plaiſanteries, & badine ſur toutes les délibérations du conſeil. On ne trouve pas tous les jours des miniſtres diſpoſés à faire rire le peuple; & l'on doit ſavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs: c'eſt un ſéminaire de grands Seigneurs; il remplit le vide des autres états. Ceux qui le compoſent prennent la place des Grands malheureux, des magiſtrats ruinés, des Gentils-hommes tués dans la fureur de la guerre: & quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais quand on examine qui ſont les gens qui en ſont les plus chargés, à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram, 1717.



LETTRE XCIX.

RICA A RHEDI.

A Venise.

JE trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été, ils ignorent encore plus comment ils le feront cet hiver : mais surtout on ne sauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leurs habillemens & de leurs parures ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; & avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere ; tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'est quelqu'Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur imimmense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été sou-

vent obligés de hausser, de baisser & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; & les regles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisans, les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres & de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractere de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE C.

RICA AU MÊME.

Je te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés: ils y rappellent tout: c'est la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations: ce qui est étranger, leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je

ne ſaurois guere ajuſter cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconſtance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui eſt étranger : je ne parle que des bagatelles ; car ſur les choſes importantes, ils ſemblent s'être méfiés d'eux-mêmes, juſqu'à ſe dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples ſont plus ſages, pourvu qu'on convienne qu'ils ſont mieux vêtus : ils veulent bien s'aſſujettir aux lois d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers François décident en légiſlateurs ſur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît ſi beau que de voir le goût de leurs cuiſiniers régner du Septentrion au Midi, & les ordonnances de leurs coiffeuſes portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon ſens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voiſins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penſer qu'un royaume, le plus ancien & le plus puiſſant de l'Europe, ſoit gouverné, depuis plus de dix ſiecles, par des lois qui ne ſont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne ſeroit pas difficile à comprendre : mais ils ſont les conquérans.

Ils ont abandonné les lois anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les aſſemblées générales de la nation : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les lois romaines, qu'ils ont priſes à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des Empereurs contemporains de leurs légiſlateurs.

Et afin que l'acquiſition fût entiere, & que tout le bon ſens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les conſtitutions des Papes, & en ont

fait une nouvelle partie de leur droit: nouveau genre de servitude.

Il est vrai que dans les derniers temps on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces: mais ils sont presque tous pris du droit Romain.

Cette abondance de lois adoptées &, pour ainsi dire, naturalisées, est si grande qu'elle accable également la justice & les Juges. Mais ces volumes de lois ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de glossateurs, de commentateurs, de compilateurs, gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout: ces lois étrangeres ont introduit des formalités dont l'excès est la honte de la raison humaine. Il seroit assez difficile de décider si la forme s'est rendue plus pernicieuse, lorsqu'elle est entrée dans la jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la médecine: si elle a fait plus de ravages sous la robe d'un jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un médecin; & si dans l'une elle a plus ruiné des gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1717.

LETTRE CI.

USBEK A ***

On parle toujours ici de la Constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte: j'ai donné mon man-

dement: je n'irai point répondre à tout ce que vous dites; mais lisez-le ce mandement, & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. J'ai bien sué pour le faire, dit-il en portant la main sur le front; j'ai eu besoin de toute ma doctrine, & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva là; car c'est un bel ouvrage: & je défierois bien ce Jésuite qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Lisez-le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens, & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un Dervis qui les lui rendoit très respectueusement. Quand deux hommes qui étoient-là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord: cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le Saint-Esprit nous éclaire? Cela est heureux, lui dis-je; car de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 de la lune de Rebbiab, 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK A IBBEN.

A Smyrne.

LES plus puiſſans états de l'Europe ſont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Eſpagne & d'Angleterre. L'Italie & une grande partie de l'Allemagne ſont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes ſont à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre: leurs états ſont ouverts comme des caravanſeras, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent: il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe ſont monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellés: car je ne ſais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels; au moins eſt-il difficile qu'ils ayent ſubſiſté long-temps dans leur pureté. C'eſt un état violent qui dégénere toujours en deſpotiſme, ou en république. La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince; l'équilibre eſt trop difficile à garder: il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre: mais l'avantage eſt ordinairement du côté du prince, qui eſt à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des Rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos Sultans ; premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples ; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus nos Princes de la condition de leurs sujets, que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux ; rien ne les soumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des états, & l'harmonie des empires ; & cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos Sultans.

Un Persan qui par imprudence ou par malheur s'est attiré la disgrace du prince, est sûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit quitte aussi pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'état, & à conspirer contre le souverain : seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des Grands d'Europe, à qui la disgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils se retirent de la cour,

& ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guere périr que pour le crime de lèse-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périssent d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivroient pas un jour; & s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siecles qu'un Roi de France prit des gardes, contre l'usage de ce temps-là, pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr : jusques-là les Rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les Rois de France puissent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs sujets comme nos Sultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le soleil, qui porte partout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la lune de Rebiab, 2, 1717.



LETTRE CIII.

USBEK AU MÊME.

Pour suivre l'idée de ma derniere lettre, voici à-peu-près ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé.

Le plus mauvais parti que les princes d'Asie ayent pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la royauté, & non pas le Roi ; & attachent l'esprit des sujets a un certain trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invincible qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence : c'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand Roi Henri IV avoit porté ce coup sur un Roi des Indes ; maître du sceau royal & d'un trésor immense qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, sans qu'un seul homme eût pensé à réclamer son Roi, sa famille & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'Orient : d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince ou par le peuple : mais là les princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un si haut degré de puissance ils ont tout ce

qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque chofe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux fujets, fi quelqu'un d'eux forme quelque réfolution, il ne fauroit l'exécuter fur l'état; il faudroit qu'il contrebalançât tout-à-coup une puiffance redoutable & toujours unique; le temps lui manque comme les moyens. Mais il n'a qu'à aller à la fource de ce pouvoir; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inftant.

Le meurtrier monte fur le trône pendant que le monarque en defcend, tombe, & va expirer à fes pieds.

Un mécontent, en Europe, fonge à entretenir quelqu'intelligence fecrette, à fe jeter chez les ennemis, à fe faifir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les fujets. Un mécontent, en Afie, va droit au prince, étonne, frappe, renverfe : il en efface jufqu'à l'idée; dans un inftant l'efclave & le maître, dans un inftant ufurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! il femble ne réunir fur elle toute fa puiffance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 17 de la lune de Rebiab, 2, 1717.



LETTRE CIV.

USBEK AU MÊME.

Tous les peuples de l'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe guere à leur roi le temps d'appeſantir ſon autorité. La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les vertus dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent là-deſſus des choſes bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere, un fils, ne ſont liés entr'eux que par l'amour qu'ils ſe portent ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : ces motifs divers de reconnoiſſance ſont l'origine de tous les royaumes & de toutes les ſociétés.

Mais ſi un prince, bien loin de faire vivre ſes ſujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéiſſance ceſſe ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui, & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent-ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous que nous n'en avons nous-mêmes : or nous n'avons pas ſur nous-mêmes un pouvoir ſans bornes : par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre un tel pouvoir.

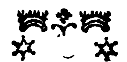
Le crime de lèſe-majeſté n'eſt autre choſe, ſelon eux, que le crime que le plus foible com-

met contre le plus fort, en lui désobéissant, de quelque maniere qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de lèse-majesté à un prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison, quand ils disent que le précepte de leur Alcoran, qui ordonne de se soumettre aux puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois ayant vaincu & fait prisonnier un Prince qui lui disputoit la couronne, voulut lui reprocher son infidélité & sa perfidie: il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; & croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la lune de Rebiab, 2, 1717.



LETTRE CV.

RHEDI A USBEK.

A Paris.

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en Occident. Tu me vas regarder comme un barbare: mais je ne sais si l'utilité qu'on en retire, dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui à la premiere bombe se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs sujets.

Tu sais que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables: c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entieres.

Tu as lu les historiens: fais-y bien attention; presque toutes les monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-temps que je suis en Europe; mais j'ai oui parler à des gens sensés des ravages de la Chymie. Il semble que ce soit un quatrieme fléau qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses? L'or & l'argent avoient été établis par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises, & un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage: que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs, & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites: & les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en fait frémir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable simplicité si chérie de notre saint Prophete, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Venise, le 5 de la lune de Rahmazan, 1717.

LETTRE

LETTRE CVI.

Usbek a Rhedi.

A Venise.

Ou tu ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penses. Tu as quitté ta patrie pour t'instruire, & tu méprises toute instruction : tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les arts, & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhédi ? je suis plus d'acord avec toi que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples sur la terre, chez lesquels un singe passablement instruit pourroit vivre avec honneur ; il s'y trouveroit à-peu-près à la portée des autres habitans ; on ne lui trouveroit point l'esprit singulier, ni le caractere bizarre ; il passeroit tout comme un autre, & seroit même distingué par sa gentillesse.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, se répandre sur la terre, & couvrir de leur armées féroces les royaumes les plus policés. Mais prends-y garde ; ils ont appris les arts ou les ont fait exercer aux peuples vaincus ; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnere & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des nations enseveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des sujets & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable ; c'est-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tn dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudicable, doit-on pour cela le rejeter ? Penses-tu, Rhédi, que la religion que notre saint Prophète a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira un jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les arts amollissent les peuples, & par-là sont cause de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puisque les Grecs qui les vainquirent tant de fois & les subjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sont ja-

mais dans l'oisiveté, qui de tous les vices est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais comme dans un pays policé, ceux qui jouissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté honteuse; il suit que l'oisiveté & la mollesse sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, & où l'on raffine le plus sur les plaisirs; mais c'est peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure; il faut que dès ce moment cinquante artisans ne dorment plus & n'ayent plus le loisir de boire & de manger: elle commande, & elle est obéie plus promptement que ne feroit notre monarque; parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands. Personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la nation: on n'y voit que travail & qu'industrie. Où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je suppose, Rhédi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts absolument nécessaires à

la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, & qu'on en bannit tous ceux qui ne servent qu'à la volupté ou à la fantaisie; je le soutiens, cet état seroit un des plus misérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours, & l'état deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne pût le conquérir.

Il seroit aisé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par conséquent ceux du prince. Il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens: on verroit finir cette circulation de richesses & cette progression de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres: chaque particulier vivroit de sa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut précisément pour ne pas mourir de faim. Mais comme ce n'est pas quelquefois la vingtieme partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtieme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtieme partie de sa valeur; mais avec une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfèvres, des ouvriers en laine, en soie, & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci on doit conclure, Rhédi, que pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices; il faut qu'il tra-

vaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluités, avec autant d'attention que les néceſſités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

J'AI vu le jeune Monarque. Sa vie eſt bien précieuſe à ſes ſujets: elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les Rois ſont comme les Dieux; & pendant qu'ils vivent on doit les croire immortels. Sa phyſionnomie eſt majeſtueuſe, mais charmante: une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des rois d'Occident, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé par les deux grandes épreuves, de leur maîtreſſe & de leur confeſſeur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à ſe ſaiſir de l'eſprit de celui-ci; & il ſe livrera pour cela de grands combats. Car, ſous un jeune prince, ces deux puiſſances ſont toujours rivales: mais elles ſe concilient & ſe réuniſſent ſous un vieux. Sous un jeune Prince, le Dervis a un rôle bien difficile à ſoutenir: la force du Roi fait ſa foibleſſe; mais l'autre triomphe également de ſa foibleſſe & de ſa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi abſolument gouverné par les femmes: & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins de beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit: il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune Colonel; ſa valeur m'eſt connue; j'en parlerai au Miniſtre. Une autre diſoit: il eſt ſurprenant que ce jeune Abbé ait été oublié: il faut qu'il ſoit évêque; il eſt homme de naiſſance, & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours, fuſſent des favorites du prince: elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; choſe pourtant très facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelqu'emploi à la Cour, dans Paris ou dans les provinces, qui n'ait une femme par les mains de laquelle paſſent toutes les graces & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une eſpece de république, dont les membres toujours actifs ſe ſecourent & ſe ſervent mutuellement: c'eſt comme un nouvel état dans l'état: & celui qui eſt à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des Miniſtres, des Magiſtrats, des Prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un miniſtre pour coucher avec lui? Quelle idée! c'eſt pour lui préſenter cinq ou ſix placets tous les matins: & la bonté de leur naturel paroît dans l'empreſſement qu'elles

ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint, en Perse, de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes: c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non-seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVIII.

USBEK. A ***.

IL y a une espece de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode: ce sont les Journaux. La paresse se sent flattée en les lisant: on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs sont aux abois: il les fait entrer à-demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *indouze*; celui-là, par un *in-quarto*; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio*; il faut donc qu'il étende son sujet à proportion: ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne fais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma fanté & un libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que de livres nouveaux, comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, il s'en imposent une autre, qui est d'être très ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent : & en effet, quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre, mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages, qu'ils ne sauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible ; & les Journalistes le savent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matiere qui est traitée ; premiere fadeur : delà, ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire raison & à foudroyer à coups de plume un téméraire Journaliste.

De Paris le 5 de la lune de Zilcadé, 1718.

LETTRE

LETTRE CIX.

RICA A***.

L'UNIVERSITÉ de Paris est la fille aînée des Rois de France, & très aînée; car elle a plus de neuf cens ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque temps, un grand démêlé avec quelques docteurs, à l'occasion de la lettre Q (*), qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend; & il accorda permission, par un arrêt solemnel, à tous sujets du Roi de France, de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus respectables, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet!

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées; & que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un Roi d'Arragon (†) ayant assemblé les Etats d'Arragon & de Catalogne, les premieres séances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations se-

(*) Il veut parler de la querelle de Ramus.
(†) C'étoit en 1610.

roient conçues : la dispute étoit vive ; & les Etats se seroient rompus mille fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langage Catalan, & la réponse en Arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilhagé, 1718.

LETTRE CX.

RICA A ***.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espere ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux ; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre ; & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder & renaître les parties de plaisir, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir, c'est de le paroître. Eunuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouis.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse : au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien ; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit : Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur ? Oui, répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions ; & quant à moi, je me sentis conduit de bâillement en bâillement dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

De Paris, le 11 de la lune de Maharram, 1718.

LETTRE CXI.

USBEK A ***.

Le regne du feu Roi a été si long, que la fin en a fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans sa minorité, & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le discours qu'un des Généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre, & j'avoue que je n'y comprends pas grand-chose.

MESSIEURS,

Quoique nos troupes aient été repoussées avec perte, je crois qu'il nous sera facile de réparer cet échec. J'ai six couplets de chanson tout prêts à mettre au jour, qui, je m'assure, remettront toutes choses dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très nettes, qui sortant de la cavité de certaines poitrines très fortes, émouvront merveilleusement le peuple. Ils sont sur un air qui a fait jusqu'à présent un effet tout particulier.

Si cela ne suffit pas, nous ferons paroître une estampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien françois, & il l'écorche tellement, qu'il n'est pas possible que ses affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire si grossiere, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'espere qu'avant qu'il soit huit jours, le peuple fera du nom Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de somme, & celles qui servent à tirer.

Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originel, que pour ne pas voir ses partisans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ses pages.

Ranimez-vous donc; reprenez courage; soyez sûrs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXII.

RHEDI A USBEK.

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens & modernes: je compare tous les temps: j'ai du plaisir à les voir passer pour ainsi dire devant moi: & j'arrête surtout mon esprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuse fécondité des premiers temps? Seroit-elle déjà dans sa vieillesse? & tomberoit-elle de langueur?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que les débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles sont entierement désertes & dépeuplées: il semble qu'elles ne subsistent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la seule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen Romain qui avoit dix, & même vingt mille esclaves, sans compter ceux qui travailloient dans les maisons de campagne; & comme on y comptoit quatre

ou cinq cents mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ses habitans, sans que l'imagination se révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puissans royaumes & des peuples nombreux, qui en ont disparu depuis: cette isle n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grèce est si déserte, qu'elle ne contient pas la centieme partie de ses anciens habitans.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'est rien, en comparaison de cette ancienne Gaule dont parle César.

Les pays du Nord sont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les peuples y soient comme autrefois obligés de se partager, & d'envoyer dehors, comme des essains, des colonies & des nations entieres chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie, en Europe, n'ont presque plus de peuples.

On ne sauroit trouver dans l'Amérique la cinquantieme partie des hommes qui y formoient de si grands empires.

L'Asie n'est guere en meilleur état. Cette Asie mineure, qui contenoit tant de puissantes monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Asie, celle qui est soumise au Turc n'est pas plus peuplée: pour celle qui est sous la domination de nos Rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très petite partie des habitans qui y étoient sans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui sont autour de ces grands empires, ils sont réellement déserts: tels sont les royaumes d'Irimette, de Circassie & de

Guriel. Ces princes, avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens: je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde: mais à ne faire attention qu'aux côtes de la Méditerranée connues de tout temps, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit sous les Carthaginois & les Romains. Aujourd'hui ses princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours: & si cela continue, dans dix siecles elle ne sera plus qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement & dans le cours d'un grand nombre de siecles: ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Venise, le 10 de la lune de Rhégeb, 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Le monde, mon cher Rhédi, n'eſt point incorruptible; les cieux même ne le ſont pas: les aſtronomes ſont des témoins oculaires de leurs changemens, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planetes, aux lois des mouvemens: elle ſouffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ſes principes: la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes, dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain: cent mille cauſes peuvent agir, capables de les détruire, & à plus forte raiſon d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les hiſtoriens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers: il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre-humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles qui ont tour à tour déſolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu juſqu'à l'empire du Catay: un degré de plus de cor-

ruption auroit peut-être dans un feul jour détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux fiecles que la plus honteufe de toutes les maladies fe fit fentir en Europe, en Afie & en Afrique; elle fit dans très peu de temps des effets prodigieux: c'étoit fait des hommes, fi elle avoit continué fes progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naiffance, incapables de foutenir le poids des charges de la fociété, ils auroient péri miférablement.

Qu'auroit-ce été fi le venin eût été un peu plus exalté? Et il le feroit devenu fans doute, fi l'on n'avoit été affez heureux pour trouver un remede auffi puiffant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la deftruction qui auroit pu arriver au genre-humain? N'eft-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduifit-il pas à une feule famille?

Il y a des philofophes qui diftinguent deux créations; celle des chofes, & celle de l'homme: ils ne peuvent comprendre que la matiere & les chofes créés n'ayent que fix mille ans; que Dieu ait différé pendant toute l'éternité fes ouvrages, & n'ait ufé que d'hier de fa puiffance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais s'il ne l'a pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'eft donc parce qu'il ne la pas voulu: mais comme il n'y a point de fucceffion dans Dieu, fi l'on admet qu'il ait voulu quelque chofe une fois, il l'a voulu toujours & dès le commencement.

(*) Cependant tous les hiftoriens nous parlent d'un premier pere : ils nous font voir la nature humaine naiffante. N'eft-il pas naturel de penfer qu'Adam fut fauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge ; & que ces grands événemens ont été fréquens fur la terre depuis la création du monde.

Mais toutes les deftructions ne font pas violentes. Nous voyons plufieurs parties de la terre fe laffer de fournir à la fubfiftance des hommes : que favons-nous fi la terre entiere n'a pas des caufes générales, lentes & imperceptibles de laffitude ?

J'ai été bien aife de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre fur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-fept à dix-huit fiecles. Je te ferai voir dans une lettre fuivante, qu'indépendamment des caufes phyfiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1718

(*) *Dans les précédentes Editions, avant cet alinea, on lifoit celui-ci* : Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de fable de la mer ne leur eft pas plus comparable qu'un inftant.



LETTRE CXIV.

USBEK AU MÊME.

Tu cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois: & ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion Chrétienne & la Mahométane ont partagé le monde Romain, les choſes ſont bien changées: il s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpece, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue; & en cela elle avoit un très grand avantage ſur la religion Mahométane; le divorce y étoit permis, ce qui lui en donnoit un autre non moins conſidérable ſur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire que cette pluralité des femmes permiſe par le ſaint Alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophête, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable Muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & ſeulement autant de concubines ou d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore

le prophête; approchez-vous donc de vos labourages: faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un athlete, destiné à combattre sans relâche; mais qui bientôt foible & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire, & se trouve pour ainsi dire enseveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire avec épargne: ses opérations ne sont jamais violentes: jusques dans ses productions elle veut de la tempérance: elle ne va jamais qu'avec regle & mesure: si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice & sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est très ordinaire parmi nous de voir un homme dans un sérail prodigieux, avec un très petit nombre d'enfans: ces enfans même sont la plupart du temps foibles & mal-sains, & se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'est pas tout: ces femmes obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques: la religion, la jalousie, & la raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre; soit afin de maintenir la tranquillité audedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop

d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en suivre!

Les filles esclaves qui sont dans le serail pour servir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieillissent presque toujours dans une affligeante virginité: elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent; & leurs maîtresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comment un seul homme occupe à ses plaisirs tant de sujets de l'un & de l'autre sexe, les fait mourir pour l'Etat, & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constantinople & Ispahan sont les capitales des deux plus grands empires du monde: c'est-là que tout doit aboutir; & que les peuples, attirés de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes; & elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir presqu'à chaque siecle des nations entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la lune de Chahban, 1718.



LETTRE CXV.

USBEK AU MÊME.

Les Romains n'avoient pas moins d'efclaves que nous ; ils en avoient même plus : mais ils en faifoient un meilleur ufage.

Bien loin d'empêcher par des voies forcées la multiplication de fes efclaves, ils la favorifoient au contraire de tout leur pouvoir ; ils les affocioient le plus qu'ils pouvoient par des efpeces de mariages ; par ce moyen ils rempliffoient leurs maifons de domeftiques de tous les fexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans qui faifoient à la longue la richeffe d'un maître, naiffoient fans nombre autour de lui : il étoit feul chargé de leur nourriture & de leur éducation ; les peres libres de ce fardeau, fuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient fans craindre une trop nombreufe famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les efclaves font occupés à garder nos femmes, & à rien de plus ; qu'ils font à l'égard de l'Etat dans une perpétuelle léthargie : de maniere qu'il faut reftreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, lefquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république fe fervoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'efclaves. Chacun d'eux avoit

ſon pécule, qu'il poſſédoit aux conditions que ſon maître lui impoſoit: avec ce pécule il travailloit & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque; celui-là ſe donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandiſes en détail; l'autre s'appliquoit à quelqu'art méchanique, ou bien affermoit & faiſoit valoir des terres; mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout ſon pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit en même temps l'aiſance dans la ſervitude préſente: & l'eſpérance d'une liberté future; cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir & devenoient citoyens. La république ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai peut-être dans mes lettres ſuivantes occaſion de te prouver que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le commerce y fleurit: je prouverai auſſi facilement que plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente: ces deux choſes s'entr'aident & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître & s'augmenter? L'induſtrie & l'abondance les faiſoient naître; & eux de leur côté faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK AU MÊME.

Nous avons jusqu'ici parlé des pays Mahométans; & cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion Païenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-seulement toute la douceur du mariage; mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha; & au lieu d'unir les cœurs comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature : on attacha sans retour & sans espérance des gens accablés l'un de l'autre, & presque toujours mal assortis; & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel que la facilité du divorce : un mari & une femme étoient portés à soutenir patiemment les

peines domestiques, sachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie sans en user, par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens, que leurs peines présentes désesperent pour l'avenir. Ils ne voient dans les désagrémens du mariage que leur durée, & pour ainsi dire leur éternité; de-là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel: on passe ensemble trente ans de froideur: il se forme des séparations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques: chacun vit & reste de son côté; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joie: commerce honteux & si contraire à la société; lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature & à la propagation de l'espece, soit par son tempérament, soit par son âge: elle ensevelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli: les mariages mal assortis ne se raccommodent plus: les femmes ne passent plus comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire: si dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient sans cesse gênés par des lois singulieres & subtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage chez toutes les nations du monde est un contrat susceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet. Mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue; aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens: au contraire, comme je te l'ai déjà dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent: mais c'est une image, une figure & quelque chose de mystérieux que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK AU MÊME.

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens: le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre sexe, qui se vouent à une continence

éternelle ; c'eſt chez les chrétiens la vertu par excellence : en quoi je ne les comprends pas, ne ſachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat*, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage ; ſans compter qu'en fait de préceptes & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à-peu-près à la même choſe.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque maiſon religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maiſons ſont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette politique eſt bien différente de celle des Romains, qui établiſſoient des lois pénales contre ceux qui ſe refuſoient aux lois du mariage, & vouloient jouir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion proteſtante, tout le monde eſt en droit de faire des enfans ; elle ne ſouffre ni Prêtres ni Dervis ; & ſi dans l'établiſſement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter

qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui sépare en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais quoi qu'il en soit, il est certain que la religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans. Ces derniers sont peu-à-peu parvenus à un équilibre. Les Protestans deviendront plus riches & plus puissans, & les Catholiques plus foibles.

Les pays Protestans doivent être & sont réellement plus peuplés que les Catholiques : d'où il suit, premierement, que les tributs y sont plus considérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les payent : secondement, que les terres y sont mieux cultivées ; enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire ; & qu'avec plus de besoins on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le commerce périsse ; & lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'est-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit au dépens de l'autre.

Quant aux pays Catholiques, non-seulement la culture des terres y est abandonnée, mais

même l'induſtrie y eſt pernicieuſe : elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proviſion par devers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune ; il trouve dans le cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

Ce n'eſt pas tout, Les Dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'Etat ; c'eſt une ſociété de gens avares, qui prennent toujours & ne rendent jamais ; ils accumulent ſans ceſſe des revenus pour acquérir des capitaux. Tant de richeſſes tombent pour ainſi dire en paralyſie ; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant qui ne leve ſur ſes peuples beaucoup plus d'impôts que le Pape n'en leve ſur ſes ſujets : Cependant ces derniers ſont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachiſme porte la mort par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK AU MÊME.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Aſie & de l'Europe ; paſſons à l'Afrique. On ne peut guere parler que de ſes côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion Mahomé-

tane-eft établie, ne font plus fi peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raifons que je t'ai déjà dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieufement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits rois ou chefs des villages vendent leurs fujets aux princes de l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de fingulier, c'eft que cette Amérique qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, eft elle-même déferte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces efclaves qu'on tranfporte dans un autre climat y périffent à milliers : & les travaux des mines où l'on occupe fans ceffe & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaifons malignes qui en fortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel ufage, les détruifent fans reffource.

Il n'y a rien de fi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent, ces métaux d'eux-mêmes abfolument inutiles, & qui ne font des richeffes, que parce qu'on les a choifis pour en être les fignes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1718.



LETTRE CXIX.

USBEK AU MÊME.

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toujours exterminés & toujours renaissans, ont réparé leurs pertes & leurs destructions continuelles, par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un Roi puissant qui sera le maître de la terre.

Les anciens Rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets, qu'à cause de ce dogme de la religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes pussent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre,

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penser: car comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux; qu'ils les respectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si nécssaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des Mahométans deviennent tous les jours déserts, à cause d'une

opinion, qui toute ſainte qu'elle eſt ne laiſſe pas d'avoir des effets très pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie; les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins: nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rahmazan, 1718.



LETTRE CXX.

USBEK AU MÊME.

Les pays habités par les Sauvages, font ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que lorsqu'ils font quelqu'imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse & la pêche qui soit un exercice noble & digne d'eux.

Mais comme il y a souvent des années où la chasse & la pêche rendent très peu, ils sont désolés par des famines fréquentes: sans compter qu'il n'y a pas de pays si abondant en gibier & en poisson, qui puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les Bourgades des Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux Empires, ne peuvent pas se soutenir, parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands Etats, dont toutes les parties se répondent & se secourent mutuellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coutume, qui n'est pas moins pernicieuse que la premiere; c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs maris.

Depuis la dévaſtation de l'Amérique, les Eſpagnols qui ont pris la place de ſes anciens habitans, n'ont pu la repeupler : au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une juſtice divine, les deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réuſſiſſent quelquefois : il y a des climats ſi heureux, que l'eſpece s'y multiplie toujours : témoin ces Isles (*a*) qui ont été peuplées par des malades que quelques vaiſſeaux y avoient abandonnées, & qui y recouvroient auſſi-tôt la ſanté.

Mais quand ces colonies réuſſiroient, au lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager ; à moins qu'elles n'euſſent très peu d'étendue, comme font celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient comme les Eſpagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Isles, dans leſquelles ils faiſoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette ſage République défendit à ſes ſujets ce commerce & cette navigation.

J'oſe le dire, au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes, il faudroit faire repaſſer les Indiens & les métifs en Eſpagne ; il faudroit rendre à cette Monarchie tous ſes peuples diſperſés : & ſi la moitié ſeulement des grandes colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la Puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le

(*a*) L'auteur parle peut-être de l'Isle Bourbon.

ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'eſt plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenſes, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite, ſongerent aux moyens de les conſerver, & prirent chacune pour cela une voie différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérant de retenir les Nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les examiner, & d'y envoyer d'Eſpagne des peuples fidèles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre à l'arrivée de ces barbares, qui ſemblerent, en découvrant les Indes, n'avoir penſé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conſerverent ce pays ſous leur domination. Jugez par-là combien les conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéiſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute oppoſée ; ils n'employerent pas les cruautés : auſſi furent-ils bien-tôt chaſſés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois

favoriſerent la rébellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le ſort de ces conquérans ? Qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent auſſi-tôt chaſſés ; les autres en firent des déſerts, & rendirent leur propre pays un déſert encore.

C'eſt le deſtin des Héros, de ſe ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent ſoudain, ou à ſoumettre les Nations qu'ils ſont obligés eux-mêmes de détruire ; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jetoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

De Paris, le 18 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXII.

USBEK AU MÊME.

La douceur du Gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpece. Toutes les Républiques en ſont une preuve conſtante ; & plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais pays de l'Europe, ſi l'on conſidere la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté, & l'opulence qui la ſuit toujours : l'une ſe fait rechercher par elle-même, & nous ſommes conduits par nos beſoins dans le pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpece ſe multiplie dans un pays où l'abon-

dance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire: le Prince, les courtisans, & quelques particuliers, possedent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il sera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas; ou s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique, ou paysan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre; cette considération ne le touche pas: il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau; & rien ne l'empêche de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent. Ils ne prosperent jamais: foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires, que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours: ceux qui en échappent, atteignent l'âge viril sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont

bien cultivées. Chez les peuples miférables, l'efpece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paffées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice, les obligeoit de fe marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le fein de la pauvreté. De tant de mariages, il naiffoit bien des enfans que l'on cherche encore en France, & que la mifere, la famine & les maladies en ont fait difparoître.

Que fi dans un ciel auffi heureux, dans un Royaume auffi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que fera-ce dans les autres Etats?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK AU MOLLAK MEHEMET ALI,

Gardien des trois Tombeaux à Kom.

QUE nous fervent les jeûnes des Immaums & les cilices des Mollaks? La main de Dieu s'eft deux fois appéfantie fur les enfans de la loi. Le foleil s'obfcurcit, & femble n'éclairer plus que leurs défaites. Leurs armées s'affemblent, & elles font diffipées comme la pouffiere.

L'empire des Ofmanlins eft ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus. Un Moufti Chrétien ne le foutien qu'avec peine: le grand Vifir d'Allemagne eft le fléau de Dieu,

envoyé pour châtier les fectateurs d'Omar. Il porte par-tout la colere du Ciel, irrité contre leur rébellion & leur perfidie.

Esprit facré des Immaums, tu pleures nuit & jour fur les enfans du Prophete que le déteftable Omar a dévoyés: tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs: tu defires leur converfion, & non pas leur perte; tu voudrois les voir réunis fous l'étendard d'Hali, par les larmes des Saints, & non pas difperfés dans les montagnes & dans les déferts par la terreur des Infidèles.

De Paris, le 1 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK A RHEDI.

A Venife

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenfes que les Princes verfent fur leurs courtifans? Veulent-ils fe les attacher? Ils leur font déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs fujets en les achetant, il faut bien, par la même raifon, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvriffant.

Quand je penfe à la fituation des Princes, toujours entourés d'hommes avides & infatiables, je ne puis que les plaindre: & je les plains encore davantage, lorfqu'ils n'ont pas la force

de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces, des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions: une foule d'idées se présente à mon esprit; il me semble que j'entends publier cette Ordonnance:

" Le courage infatigable de quelques-uns „ de nos sujets à nous demander des pen„ sions, ayant exercé sans relâche notre ma„ gnificence royale, nous avons enfin cédé à „ la multitude des requêtes qu'ils nous ont „ présentées, lesquelles ont fait jusqu'ici la plus „ grande sollicitude du Trône. Ils nous ont re„ présenté qu'ils n'ont point manqué, depuis „ notre avénement à la Couronne, de se trou„ ver à notre lever; que nous les avons toujours „ vus sur notre passage immobiles comme des „ bornes; & qu'ils se sont extrêmement élevés „ pour regarder, sur les épaules les plus hautes, „ notre sérénité. Nous avons même reçu plu„ sieurs requêtes de la part de quelques person„ nes du beau sexe, qui nous ont supplié de „ faire attention qu'il est notoire qu'elles sont „ d'un entretien très difficile: quelques unes „ même très surannées, nous ont prié, branlant „ la tête, de faire attention qu'elles ont fait „ l'ornement de la Cour des Rois nos prédéces„ seurs; & que, si les Généraux de leurs armées „ ont rendu l'Etat redoutable par leurs faits mi„ litaires, elles n'ont point rendu la Cour moins „ célebre par leurs intrigues. Ainsi, desirant „ traîter les supplians avec bonté, & leur ac„ corder toutes leurs prieres, nous avons or„ donné ce qui suit:

„ Que tout Laboureur, ayant cinq enfans, „ retranchera journellement la cinquieme par-

„ tie du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux „ peres de famille de faire la diminution sur „ chacun d'eux aussi juste que faire se pourra.

„ Défendons expressément à tous ceux qui „ s'appliquent à la culture de leurs héritages, „ ou qui les ont donnés à titre de ferme, d'y „ faire aucune réparation, de quelqu'espece „ qu'elle soit.

„ Ordonnons que toutes personnes qui s'exer- „ cent à des travaux vils & méchaniques, les- „ quelles n'ont jamais été au lever de Notre „ Majesté, n'achetent désormais d'habits à eux, „ à leurs femmes & à leurs enfans, que de qua- „ tre ans en quatre ans : leur interdisons en ou- „ tre très étroitement ces petites réjouissances „ qu'ils avoient coutume de faire dans leurs fa- „ milles les principales fêtes de l'année.

„ Et d'autant que nous demeurons avertis „ que la plupart des Bourgeois de nos bonnes „ villes sont entiérement occupés à pourvoir à „ l'établissement de leurs filles, lesquelles ne „ se sont rendues recommandables dans notre „ Etat, que par une triste & ennuyeuse modes- „ tie ; nous ordonnons qu'ils attendront à les „ marier, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge li- „ mité par les Ordonnances, elles viennent à „ les y contraindre. Défendons à nos Magistrats „ de pourvoir à l'éducation de leurs enfans „.

De Paris, le 1 de la lune de Chalval, 1718.



LETTRE CXXV.

RICA A***

ON est bien embarrassé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines dont on les menace : mais pour les gens vertueux, on ne sait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du Paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens: les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement; d'autres enfin, qui les font rèver là-haut aux maîtresses d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une histoire que j'ai oui raconter à un homme, qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les Prêtres Indiens ne sont pas moins stériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaisirs du Paradis.

UNE femme, qui venoit de perdre son mari, vint en cérémonie chez le Gouverneur de la Ville lui demander la permission de se brûler :

mais comme dans les pays ſoumis aux Mahométans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coutume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſſantes, elle ſe jeta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné! Il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées. Et quand je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par haſard une jeune Bonze: Homme infidèle, lui dit le Gouverneur, eſt-ce toi qui as mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice; elle fera une action agréable au dieu Brama: auſſi en ſera-t-elle bien récompenſée; car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous? dit la femme ſurpriſe. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que ſi le dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, ſûrement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour lui!...... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux Bonzes, qui me ſéduiſoient, & qui ſavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais ſi le dieu Brama n'a que ce préſent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monſieur le Gouverneur, je me fais Mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le Bonze, vous pouvez, ſi vous

voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA A USBEK.

*A***.*

Je t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ifpahan. Les miennes portent que l'Ambaffadeur du Mogol a reçu ordre de fortir du Royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le Prince, oncle du Roi, qui eft chargé de fon éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il eft très étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous fes honneurs. Je fuis touché du fort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de perfonne, fans en être attendri : je fens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuffent hommes : & les Grands même, pour lefquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils font élevés, je les aime fitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la profpérité d'une inutile tendreffe ? Elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du refpect, qui ne demande point de retour. Mais fi-tôt qu'ils font déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puiffent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chofe de bien naïf, &

même de bien grand, dans les paroles d'un Prince, qui, près de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient: Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre Roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

Tu as oui parler mille fois du fameux Roi de Suede: il assiégeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norwege: comme il visitoit la tranchée, seul avec un Ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre: les Etats se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime, c'étoit d'avoir calomnié la Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi: forfait qui selon moi mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince le dernier de ses sujets; qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur?

Je voudrois que les hommes parlassent aux

Rois, comme les Anges parlent à notre ſaint Prophete.

Tu ſais que dans les banquets ſacrés, où le Seigneur des Seigneurs deſcend du plus ſublime trône du monde, pour ſe communiquer à ſes eſclaves, je me ſuis fait une loi ſévere de captiver une langue indocile: on ne m'a jamais vu abandonner une ſeule parole qui pût être amere au dernier de ſes ſujets. Quand il m'a fallu ceſſer d'être ſobre, je n'ai point ceſſé d'être honnête homme; & dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai riſqué ma vie & jamais ma vertu.

Je ne ſais comment il arrive qu'il n'y a preſque jamais de Prince ſi méchant, que ſon Miniſtre ne le ſoit encore davantage; s'il fait quelque action mauvaiſe, elle a preſque toujours été ſuggérée: de maniere que l'ambition des Princes n'eſt jamais ſi dangereuſe, que la baſſeſſe d'ame de ſes Conſeillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'eſt que d'hier dans le Miniſtere, qui peut-être n'y ſera pas demain, puiſſe devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de ſa famille, de ſa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer?

Un Prince a des paſſions, le Miniſtre les remue: c'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon miniſtere: il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtiſans le ſéduiſent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereuſement par ſes conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par les maximes qu'il lui propoſe.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar, 1719.

LETTRE

LETTRE CXXVIII.

RICA A USBEK.

*A***.*

Je passai l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis: il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un Géometre; & il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde: il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, & le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menerent jusques sur la porte d'un café où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre Géometre y fut reçu de tout le monde avec expressement, & que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable: car il dérida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui dans un jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-

dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vie délicate est offensée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi la conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne, avec un homme qui avoit vu un château superbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large, & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les regles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru par-tout de même largeur; & il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé d'une structure fort singuliere; & il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air; & charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entierement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant, par une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le Géometre; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, & qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, & nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut ren-

contre directement par un autre homme : ils se choquerent rudement; & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vîtesse & de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au Géometre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment! dit le Géometre : il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien Auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, Monsieur, dit le Géometre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous? Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons Auteurs familiere? Je ne dis pas tout à-fait cela; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez. Mais vous ne leur ressemblerez point; car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conſeil, ils ſe ſéparerent, je crois très mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rebiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

USBEK A RHEDI.

A Veniſe.

La plupart des Légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le haſard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils ayent méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont à la vérité conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jetés dans des détails inutiles, ils ont donné dans les cas particuliers : ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre langue que la vulgaire : choſe abſurde pour un faiſeur de lois : comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connues?

Ils ont ſouvent aboli ſans néceſſité celles qu'ils ont trouvées établies : c'eſt-à-dire, qu'ils ont

jeté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est vrai que, par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines lois. Mais le cas est rare ; & lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les lois sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures : & par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter : mais ce remède étoit un nouveau mal. Quelles que soient ces lois, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse, c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans. Rien ne soulage plus les Magistrats ; rien ne dégarnit plus les tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les lois.

C'est de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins : c'est la plus sacrée de toutes les magistratures ; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image du Créateur de l'univers,

qui, quoiqu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre, ſans te faire remarquer la bizarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu des lois Romaines, un nombre infini de choſes inutiles & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

RICA A***.

JE te parlerai dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les Nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très inutiles à l'Etat, & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long: cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule: il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne ſauroient conſentir à ignorer quelque choſe; ils ſavent combien notre auguſte Sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années; & quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en

espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent qu'ils se précipitent dans l'avenir, & marchant au-devant de la providence, ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main; & après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme les cartons, ils ont des ponts sur toutes les rivieres, des routes secrettes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlans: il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un Nouvelliste: comme elle m'a paru singuliere, je la gardai; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier Janvier 1711, je prédis que l'Empereur Joseph mourroit dans les cours de l'année: il est vrai, que comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me servis de termes un peu inigmatiques: mais les gens qui savent raisonner m'entendirent bien. Le 17 Avril de la même année, il mourut de la petite-vérole.

Dès que la guerre fut déclaré entre l'Empereur & les Turcs, j'allai chercher nos Messieurs dans tous les coins des Thuilleries; je les assem-

blai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que vers le milieu du siege je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 Août (*) ; il ne fut pris que le lendemain ; peut-on perdre à si beau jeu ?

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis, & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanez. Comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le Duc de Savoie & moi.

Tout cela, Monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoissions point aux Thuileries l'usage des paris, & feu M. le Comte de L. ne les souffroit guere : mais depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne savons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'autre jour comme j'ouvrois mon manuscrit & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit : Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis : Monsieur le

(*) 1717.

Maréchal

*Maréchal de *** ayant appris.... Cela eſt faux, me dit-il: vous avez toujours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le ſens commun à tout cela. Je vous prie, Monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente piſtoles; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au Miniſtre. Je ſuis, &c.*

Lettres d'un Nouvelliſte au Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE *ſuis le ſujet le plus zélé que le Roi ait jamais eu. C'eſt moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'une livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les Princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis longtemps à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre Nation, ſi votre Grandeur veut m'accorder un privilège: mon deſſein eſt de prouver, que depuis le commencement de la Monarchie, les François n'ont jamais été battus; & que ce que les Hiſtoriens ont dit juſqu'ici de nos déſavantages, ſont de véritables impoſtures. Je ſuis obligé de les redreſſer en bien des occaſions; & j'oſe me flatter que je brille ſurtout dans la critique. Je ſuis, Monſeigneur, &c.*



MONSEIGNEUR,

Depuis la perte que nous avons faite de Monsieur le Comte de L. nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un Président. Le désordre se met dans nos conférences, & les affaires d'Etat n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé: nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens, & entr'eux sans discipline: c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des Thuileries vingt ans avant qu'ils fussent au monde: je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, & qu'obligés de quitter ces lieux où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros François, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du Roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis....

De Paris, le 7 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHEDI A RICA.

A Paris.

Une des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & l'origine des Républiques. Tu sais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de

cette sorte de Gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers Gouvernemens que nous connoissons étoient monarchiques: ce ne fut que par hasard, & par la succession des siecles, que les Républiques se formerent.

La Grèce ayant été abymée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler: elle tira presque toutes ses colonies d'Égypte & des contrées de l'Asie les plus voisines: & comme ces pays étoient gouvernés par des Rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces Princes devenant trop pesante, on secoua le joug; & du débris de tant de Royaumes, s'éleverent ces Républiques, qui firent si fort fleurir la Grèce, seule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conserva long-temps la Grèce dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement républicain. Les Villes grecques trouverent des alliés dans l'Asie mineure: elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout: la Grèce peupla l'Italie; l'Italie l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sait que cette grande Hespérie, si fameuse chez les anciens, étoit au commencement la Grèce, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité: les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allerent chercher en Italie; ceux d'Italie en Espagne; ceux d'Espagne dans la Bétique ou le Portugal: de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens.

LETTRE CXXXII.

RICA A ***.

Je fus, il y a cinq ou ſix mois, dans un café: j'y remarquai un Gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter; il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris; il déploroit ſa ſituation d'être obligé d'aller languir dans la Province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre; & je me croirois plus heureux, ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes Fermiers & les accabler de frais de juſtice, je ne fais que les rendre plus inſolvables: je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours: mais me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon; & j'y vis un homme grave d'un viſage pâle & alongé, qui au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs, paroiſſoit morne & penſif, juſques à ce que prenant bruſquement la parole: Oui, Meſſieurs, dit-il en hauſſant la voix, je ſuis ruiné; je n'ai plus de quoi vivre; car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres de billets de banque & cent mille écus d'argent: je me trouve dans une ſituation affreuſe; je me ſuis cru riche, & me voilà à l'hôpital. Au moins ſi j'avois ſeulement une petite terre où je puſſe me retirer, je ſerois ſûr d'avoir de

maine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de Nations inconnues sortirent du Nord, se répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines; & trouvant autant de facilité à faire des conquêtes qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'Empire, & fonderent des Royaumes. Ces peuples étoient libres; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs ou des Généraux. Ainsi ces Royaumes quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes, soumis à la volonté d'un seul ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir par les armes son autorité violente: mais les peuples du Nord, libres dans leur pays, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits: & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes: un grand nombre de Seigneurs la partageoient avec lui; les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement: les dépouilles étoient partagées entre le Chef & les soldats; aucun impôt en faveur du Prince; les lois étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui se formerent des débris de l'Empire Romain.

De Venise, le 20 de la lune de Rhégeb, 1719.

Philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliste en pitié, & haussoit les épaules à mesure que l'autre haussoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille: Voyez-vous que ce fat nous entretient il y a une heure, de sa frayeur pour le Languedoc: & moi, j'apperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdissement; & je n'ai pas dit un seul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rahmazan, 1719.

LETTRE CXXXIII.

RICA A***.

J'ALLAI l'autre jour voir une grande bibliothèque dans un convent de Dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant je vis un homme grave qui se promenoit au millieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monsieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois personne. Bien des gens me font de pareilles questions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les satisfaire: j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez-là. C'est un homme qui n'est

bon à rien, & qui nous est fort à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui sonne. Ceux qui comme moi sont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En disant cela, le moine me poussa dehors, ferma la porte, & comme s'il eût volé, disparut à mes yeux.

De Paris, le 21 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA AU MÊME.

Je retournai le lendemain à cette bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la premiere fois. Son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon pere, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce sont, me dit-il, les interprètes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre! lui répartis-je: il faut que l'Ecriture fût bien obscure autrefois, & bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes? peut-il y avoir des points contestés? S'il y en a, bon Dieu! s'il y en a! me répondit-il. Il y en a presque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces autres? Ces auteurs, me répartit-il, n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'il

croient eux-mêmes ; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages. C'eſt un pays où les hommes de toutes les ſectes font des deſcentes, & vont comme au pillage ; c'eſt un champ de bataille où les nations ennemies qui ſe rencontrent, livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près de là, vous voyez des livres aſcétiques ou de dévotion ; enſuite les livres de morale, bien plus utiles ; ceux de théologie, doublement intelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter ; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah ! mon pere ! lui dis-je : un moment ; n'allez pas ſi vîte ; parlez-moi de ces myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion : ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt dégénere en quiétiſme : vous ſavez qu'un quiétiſte n'eſt autre choſe qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les caſuiſtes, qui mettent au jour les ſecrets de la nuit ; qui forment dans leur imagination tous les monſtres que le démon d'amour peut produire, les raſſemblent & les comparent, & en font l'objet éternel de leurs penſées ; heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits & ſi nuement peints !

Vous voyez, Monſieur, que je penſe libre-

ment, & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez savoir les choses, & les savoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration; je vous dirois sans cesse: Cela est divin, cela est respectable; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre esprit.

Nous en restâmes là: une affaire qui survint au Dervis rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXV.

RICA AU MÊME.

Je revins à l'heure marquée; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens? Oui, dit-il, ils le peuvent; & même il n'y paroît pas: leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs: qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons; & les géomètres qui obligent un homme

malgré lui, d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout; les livres de physique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans.

Les livres de médecine; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort présente; mais qui nous mettent dans une sécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme si nous étions devenus immortels.

Tout près de là sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la description des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Voici la chymie, qui habite tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maisons, comme des demeures qui lui sont également propres.

Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte; tels sont ceux qui contiennent quelque espece de diablerie: exécrables selon la plupart des gens; pitoyables selon moi. Tels sont encore les livres d'astrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'Astrologie judiciaire! répartis-je avec feu. Et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entreprises: les astrologues sont proprement nos directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gou-

vernement de l'état. Si cela est, me dit-il, vous vivez sous un joug bien plus dur que celui de la raison : voilà le plus étrange de tous les empires : je plains bien une famille, & encore plus une nation qui se laisse si fort dominer par les planètes. Nous nous servons, lui répartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algèbre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle regle sa politique. Tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une regle aussi sûre que les beaux raisonnemens de votre faiseur de systêmes ? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie ; vous verriez les calculateurs bien humiliés : quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contr'eux ?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXVI.

RICA AU MÊME.

DANS l'entrevue suivante, mon savant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez premierement les historiens de l'église & des papes ; livres que je lis pour m'édifier : & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence

du formidable empire romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & sur la chûte duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus, depuis que soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la raison : à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les historiens de l'empire d'Allemagne, qui n'est qu'une ombre du premier empire; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes; & qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les historiens de France : où l'on voit d'abord la puissance des Rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siecles; mais prenant insensiblement des forces, accrûe de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves qui dans leur course, perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre, puis reparoissant de nouveau, grossis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppose à leur passage.

Là, vous voyez la nation Espagnole sortir de quelques montagnes : les princes Mahométans subjugués aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaste monarchie, qui devint presque la seule;

jusqu'à ce qu'accablée de sa propre grandeur & de sa fausse opulence, elle perdit sa force & sa réputation même, & ne conserva que l'orgueil de sa premiere puissance.

Ce sont ici les historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde & de la sédition; le prince toujours chancelant sur un trône inébranlable; une nation impatiente; sage dans sa fureur même; & qui maîtresse de la mer (chose inouie jusqu'alors) mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de là, sont les historiens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande si respectée en Europe, & si formidable en Asie, où ses négocians voient tant de Rois prosternés devant eux.

Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses princes divisés & foibles, & sans autre attribut de souveraineté qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie; & de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du nord, & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses Rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA AU MÊME.

Le lendemain il me mena dans un autre cabinet. Ce sont ici les poëtes, me dit-il, c'est-à-dire, ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, & d'accabler la raison sous les agrémens, comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoissez; ils ne sont pas rares chez les orientaux, où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'est-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en sais rien: les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres qu'on donne sous ce nom, ne le sont point: c'est aussi ce que je ne sais pas. Ils disent de plus, qu'il est impossible d'en faire de nouveaux; & cela est encore plus surprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui selon moi sont les poëtes par excellence, & les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes; les comiques, qui nous remuent si doucement; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, & qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des Idyles & des Elogues, qui plaisent même aux gens de cour, par l'idée qu'ils donnent d'une certaine tranquillité

tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguisent les épigrammes, qui sont de petites fleches déliées, qui font une plaie profonde & inaccessible aux remedes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des especes de poëtes, & qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur; ils passent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons aîlés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans : & si vous voyez les nôtres vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les incidens soient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre, qu'un héros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & souvent répétées, nous font languir; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA A IBBEN.

A Smyrne.

LES ministres se succedent & se détruisent ici comme les saisons: depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de systême sur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perse, comme les levoient les fondateurs de ces empires: il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent: mais il y a ici bien plus de finesse & de mystere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour; qu'ils enfantent sans cesse, & avec douleur, de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux sans en être priés, qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & sacré aux petits; qu'ils ayent toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de systêmes nouveaux; & qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole, & quelquefois même de celui de la politesse.

Dès que le feu Roi eut fermé les yeux, on pensa à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal; mais on ne savoit com-

ment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet six ou sept conseils ; & ce ministere est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'elle produisit.

La France, à la mort du feu Roi, étoit un corps accablé de mille maux : N * * * prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois, sont à présent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessus il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le regne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force : La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'état ! qu'elle confusion dans les rangs ! on ne

voit que des inconnus faire fortune! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la lune de Zilcadé, 1720.

LETTRE CXXXIX.

RICA AU MÊME.

VOICI un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non-ſeulement dans une femme, mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force aſſocier le Prince ſon époux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle ſe déſiſte de la régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années, qu'une autre Reine nommée Chriſtine, abdiqua la Couronne, pour ſe donner toute entiere à la philoſophie, Je ne ſais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la nature l'à mis, & que je ne puiſſe louer la foibleſſe de ceux qui ſe trouvant au-deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpece de déſertion; je ſuis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux Princeſſes, & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſupérieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le temps que les autres ne ſongent qu'à jouir; & l'autre ne veut jouir, que

pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris, le 27 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CXL.

RICA A USBEK.

*A***.*

Le Parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise Le Conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enrégistrée d'une maniere qui déshonore le Conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du royaume.

Ces Compagnies sont toujours odieuses; elles n'approchent des Rois que pour leur dire de tristes vérités; & pendant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes! Ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints; & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

RICA AU MÊME.

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus présenté, il y a quelques jours, à une Dame de la Cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre Monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persannes. Il me parut que la vie du Sérail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur de l'un, & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, surtout celle des poëtes & des Romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curiosité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai quelques jours après un conte Persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du temps de Cheik-ali-Can, il y avoit en Perse une femme nommée Zuléma: elle savoit par cœur tout le saint Alcoran; il n'y avoit point de Dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des saints Prophetes; les Docteurs Arabes n'avoient rien dit de si mystérieux, qu'elle n'en comprit tous les sens; & elle joignit à tant de

connoiſſances un certain caractere d'eſprit enjoué, qui laiſſoit à peine deviner ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes dans une des ſalles du Sérail, une d'elles lui demanda ce quelle penſoit de l'autre vie; & ſi elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle: il n'y a rien qu'on n'ait fait pour dégrader notre ſexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perſe, qu'on appelle la nation Juive, qui ſoutient par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſupériorité au-delà même de leur vie, & ne penſent pas que dans le grand jour toutes les créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes: comme les hommes qui auront bien vécu, & bien uſé de l'empire qu'ils ont ici-bas ſur nous, ſeront dans un paradis plein de beautés céleſtes & raviſſantes, & telles que ſi un mortel les avoit vues, il ſe donneroit auſſi-tôt la mort, dans l'impatience d'en jouir; auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enivrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur ſeront ſoumis: chacune d'elles aura un Sérail, dans lequels ils ſeront enfermés; & des ennuques encore plus fidéles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre Arabe, qu'un homme nommé Ibrahim, étoit d'une jaloufie infupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles qu'il traitoit d'une maniere très dure; il ne fe fioit plus à fes eunuques, ni aux murs de fon Sérail: il les tenoit prefque toujours fous la clef enfermées dans leurs chambres, fans qu'elles puffent fe voir ni fe parler; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente: toutes fes actions prenoient la teinture de fa brutalité naturelle: jamais une douce parole ne fortit de fa bouche; & jamais il ne fit le moindre figne, qui n'ajoutât quelque chofe à la rigueur de leur efclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes affemblées dans une falle de fon Sérail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha fon mauvais naturel. Quand on cherche fi fort les moyens de fe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de fe faire haïr. Nous fommes fi malheureufes, que nous ne pouvons nous empêcher de defirer un changement: d'autres à ma place fouhaiteroient votre mort; je ne fouhaite que la mienne; & ne pouvant efpérer d'être féparée de vous que par-là, il me fera encore bien doux d'en être féparée. Ce difcours qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieufe colere; il tira fon poignard & le lui plongea dans le fein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, fi le Ciel a pitié de ma vertu, vous ferez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le féjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouiffent d'un bonheur qui fe renouvelle toujours.

D'abord

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruiſſeau dont les eaux étoient plus pures que le cryſtal, y faiſoit un nombre infini de détours. Elle entra enſuite dans des bocages charmans, dont le ſilence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiſeaux. De magnifiques jardins ſe préſenterent enſuite ; la nature les avoit ornés avec ſa ſimplicité & toute ſa magnificence. Elle trouva enfin un Palais ſuberbe préparé pour elle ; & rempli d'hommes céleſtes deſtinés à ſes plaiſirs.

Deux d'entr'eux ſe préſenterent auſſi-tôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuſes eſſences : on lui donna enſuite des habits infiniment plus riches que les ſiens : après quoi, on la mena dans une grande ſalle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte des mets les plus exquis. Tout ſembloit concourir au raviſſement de ſes ſens : elle entendoit d'un côté une muſique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danſes de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaiſirs ne devoient ſervir qu'à la conduire inſenſiblement à des plaiſirs plus grands. On la mena dans ſa chambre ; & après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enivrée, & que ſes raviſſemens paſſerent même ſes deſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur diſoit-elle : je croirois mourir, ſi je n'étois ſûre de mon immortalité. C'en eſt trop, laiſſez-moi ; je ſuc-

combe sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes sens; je commence à respirer & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux! que ces ténebres sont aimables! Quoi! je serai immortelle, & immortelle avec vous! je serai..., Non, je vous demande grace; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie: mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude: elle reçut deux baisers qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiête, dit-elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit une doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-temps: aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. Je suis désabusée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je suis sûre de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire; oui, je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader! Ah! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidèles & aimables domestiques entrerent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes

hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à son teint & de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant tout le jour que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros: après quelques précieux instans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir on la perdit tout-à-fait: elle alla s'enfermer dans le Sérail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires: admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu, souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre: les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule ré-

flexion : elle avoit joui de fon bonheur fans le connoître, & fans avoir eu un feul de ces momens tranquilles, où l'ame fe rend pour ainfi dire compte à elle-même, & s'écoute dans le filence des paffions.

Les bienheureux ont des plaifirs fi vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'efprit : c'eft pour cela qu'attachés invinciblement aux objets préfens, ils perdent entièrement la mémoire des chofes paffées, & n'ont plus aucun fouci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'efprit étoit vraiment philofophe, avoit paffé prefque toute fa vie à méditer : elle avoit pouffé fes réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laiffée à elle-même. La retraite auftere que fon mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laiffé que cet avantage.

C'eft cette force d'efprit qui lui avoit fait méprifer la crainte dont fes compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de fes peines & le commencement de fa félicité.

Ainfi elle fortit peu-à-peu de l'ivreffe des plaifirs, & s'enferma feule dans un appartement de fon palais. Elle fe laiffa aller à des réflexions bien douces fur fa condition paffée & fur fa félicité préfente : elle ne put s'empêcher de s'attendrir fur le malheur de fes compagnes : on eft fenfible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne fe tint pas dans les fimples bornes de la compaffion ; plus tendre envers ces infortunées, elle fe fentit portée à les fecourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de fon mari, d'aller dans fon Sérail,

de s'en rendre maître, de l'en chasser, & d'y rester à sa place jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du Sérail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe, tout lui est ouvert, les Eunuques tombent à ses pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit en passant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux, affable; & bientôt après il les surprend davantage par ses empressemens & par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement, & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scenes se jouent dans le Sérail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, & jette les Eunuques dans un désordre extrême. Il marche à grands pas ; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours ; il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet imposteur : mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource ; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'autre est chassé & traîné indignement hors du Sérail : & il auroit reçu la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin le nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix ; & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces

femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim: comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être: vous êtes plus Ibrahim en un jour qu'il ne l'a été durant le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarez en ma faveur contre cet imposteur? N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle; nous n'avons été que trop long-temps abusées. Le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse. Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui; c'est à vous sans doute qu'ils ressemblent. Si vous saviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'homme divin, j'ai mesuré l'expiation au crime: je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il: dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guere par la ruse; & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors, je prendrai sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux; je saurai m'assurer de vous, sans vous

gêner : j'ai assez bonne opinion de mon mérite pour croire que vous me serez fidelles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-temps entre lui & ses femmes ; qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari désespéré revint encore les troubler : il trouva toute sa maison dans la joie, & ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux. Et un instant après, le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à deux mille lieues de là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs Eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin le céleste Ibrahim revint toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les Eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singuliere de les voir dans les festins, parmi des hommes, aussi libres qu'eux. Ibrahim crut avec raison, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit

aucune dépense: il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXLII.

RICA A USBEK.

A * * *.

VOICI une lettre que je reçus hier d'un Savant: elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai recueilli la succession d'un oncle très riche, qui m'a laissé cinq ou six cent mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du bien, lorsqu'on en sait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition ni de goût pour les plaisirs: je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un Savant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorsque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs & Romains: mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis je me suis bien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un Philosophe Stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartemens, pour avoir un petit miroir fêlé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou six pieces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qni n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir que des exemplaires imprimés, qui ne sont pas si corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui est près de chez moi, qu'un Proconsul des Gaules fit faire il y a environ douze cens ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, quoiqu'il soit très incommode, & qu'il m'alonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, au lieu des colonnes milliaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépense par mon testament. Si vous avez, Monsieur, quelque manuscrit Persan, vous me ferez plaisir de m'en

accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par-dessus le marché quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez entr'autres une dissertation, où je fais voir que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve par de doctes conjectures tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Cambyse fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-4, *en forme d'explication d'un vers du sixieme Livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien Mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusqu'ici, & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le Naturaliste, que les Copistes du cinquieme siecle ont étrangement défiguré. Je suis, &c.*

FRAGMENT D'UN ANCIEN MYTHOLOGISTE.

DANS *une Isle près des Orcades, il naquit un enfant qui avoit pour pere Eole, Dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; & que dès l'âge de quatre ans il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jeta par terre.*

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit ensuite à tous les voyageurs : mais comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle Dieu du hasard.

Il apprit dans ses voyages que dans la Bétique l'or reluisoit de toutes parts; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne qui régnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Betique, vous croyez être riches parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi; quittez le pays des vils métaux : venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussitôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite; & si vous avez des créanciers, allez-les payer de ce que vous aurez imaginé; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours, laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses; vous n'y verrez que quatre paroles; mais

elles seront bien significatives ; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui, quant à vous, mes chers enfans, (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout essouflé ; & transporté de colere, il s'écria : Peuples de Bétique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas. Eh bien, à présent je vous l'ordonne. Là-dessus, il les quitta brusquement ; mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprends que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or & leur argent. Encore passe pour l'argent ; mais pour de l'or... pour de l'or.... Ah ! cela me met dans une indignation.... Je jure, par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévérement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait persuasif : Croyez vous que ce soit pour garder ces misérables métaux que je vous les demande ? Une marque de ma candeur, c'est que lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse : Peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers : je vous prie, faites-les moi venir ; vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant

s'en empêcher ; ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais reprenant courage, il hasarda encore une petite priere. Je sais que vous avez des pierres précieuses ; au nom de Jupiter, défaites-vous en ; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses ; défaites-vous-en vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille ! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin il monta sur un trêteau ; & prenant une voix plus assurée, il dit : Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici ; je vous vois le plus riche peuple de la terre : mais pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aile légere le fils d'Ecole disparut, & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi : Je m'apperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aye rien dit. Il est vrai ; la moitié c'est trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but que je me suis proposé. Assemblons nos richesses dans un même endroit ; nous le pouvons facilement ; car elles ne tiennent pas un gros volume. Aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA A NATANAEL LEVI,

Médecin Juif à Livourne.

Tu me demandes ce que je penſe de la vertu des Amulettes & de la puiſſance des Taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi ? Tu es Juif, & je ſuis Mahométan ; c'eſt-à-dire, que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du ſaint Alcoran : j'attache à mes bras un petit paquet où ſont écrits les noms de plus de deux cens Dervis : ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, ſont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne déſapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous eſt bien plus difficile de répondre à leurs raiſonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons ſacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique univerſelle : je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on ſe pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance ſur quelques lettres myſtérieuſes, & ſans cette ſauve-garde, tu ſerois dans un effroi continuel.

Les hommes ſont bien malheureux ! Ils flottent ſans ceſſe entre de fauſſes eſpérances & des craintes ridicules ; & au lieu de s'appuyer

ſur la raiſon, ils ſe font des monſtres qui les intimident, ou des fantômes qui les ſéduiſent.

Quel effet veux-tu que produiſe l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux-tu que leur dérangement puiſſe troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiſer les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cauſe morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que ceux qui fatiguent leur raiſon pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cauſe.

Tu me diras que de certains preſtiges ont fait gagner une bataille; & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la ſituation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des ſoldats, dans l'expérience des capitaines, des cauſes ſuffiſantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cauſe.

Je te paſſe pour un moment qu'il y ait des preſtiges: paſſe-moi à mon tour pour un moment qu'il n'y en ait point; car cela n'eſt pas impoſſible. Ce que tu m'accordes, n'empêche pas que deux armées ne puiſſent ſe battre: veux-tu que dans ce cas-là aucune des deux ne puiſſe remporter la victoire?

Crois-tu que leur ſort reſtera incertain juſqu'à ce qu'une puiſſance inviſible vienne le déterminer? que tous les coups ſeront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penſes-tu que la mort dans ces occaſions, rendue préſente de mille manieres, ne puiſſe

pas produire dans les esprits ces terreurs paniques que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre ? que le second qui quitte un troisieme ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatrieme ? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sait, & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie ; on sait cela en général, & on cherche pourquoi dans une certaine occasion particuliere ils ont craint de la perdre ?

Quoique les Livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole ; parce que, pour s'assurer qu'un effet qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi ; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël ; il me semble que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 1720.

P. S. Comme je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris ; (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient & s'achetent).

tent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet (*).

LETTRE

D'un Médecin de province à un Médecin de Paris.

„ Il y avoit dans notre Ville un malade qui „ ne dormoit point depuis trente-cinq jours. „ Son Médecin lui ordonna l'opium: mais il „ ne pouvoit se résoudre à le prendre; & il „ avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus in„ déterminé que jamais. Enfin il dit à son Mé„ decin: Monsieur, je vous demande quartier „ seulement jusqu'à demain: je connois un „ homme qui n'exerce pas la médecine, mais „ qui a chez lui un nombre innombrable de „ remèdes contre l'insomnie; souffrez que je „ l'envoie quérir: & si je ne dors pas cette nuit, „ je vous promets que je reviendrai à vous. Le „ Médecin congédié, le malade fit fermer les „ rideaux; & dit à un petit laquais: Tiens, va„ t-en chez Monsieur Anis, & dis-lui qu'il „ vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon „ cher Monsieur Anis, je me meurs, je ne „ puis dormir: n'auriez-vous point dans votre

---

(*) *L'auteur, dans le manuscrit qu'il avoit confié de son vivant aux Libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choses que je n'entends pas: mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confreres.

„ boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de „ dévotion composé par un R. P. J. que vous „ n'ayez pas pu vendre ? car souvent les reme- „ des les plus gardés sont les meilleurs. Mon- „ sieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la *Cour* „ *Sainte* du Pere Caussin en six volumes à votre „ service : je vais vous l'envoyer ; je souhaite „ que vous vous en trouviez bien. Si vous vou- „ lez les Oeuvres du R. P. Rodrigues, Jésuite „ Espognol, ne vous en faites point faute. Mais, „ croyez-moi, tenons-nous en au Pere Caussin : „ j'espere, avec l'aide de Dieu, qu'une période „ du Pere Caussin vous fera autant d'effet qu'un „ feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus. „ Monsieur Anis sortit, & courut chercher le „ remède à sa boutique. La *Cour Sainte* arrive : „ on en secoue la poudre ; le fils du malade, „ jeune écolier, commence à la lire : il en sen- „ tit le premier l'effet ; à la seconde page, il ne „ prononçoit plus que d'une voix mal articulée, „ & déja toute la compagnie se sentoit affoiblie ; „ un instant après, tout ronfla, excepté le ma- „ lade, qui après avoir été long-temps éprouvé, „ s'assoupit à la fin.

„ Le Médecin (*) arrive de grand matin. Hé

(*) Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la cabale & de la puissance des paroles & des esprits ; cela le frappa ; & après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience, il faut la pousser plus loin. Hé ! pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même ; ne le voyons nous pas tous les jours ? au moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apothicaires ; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques ruinent les malades & leur santé. Changeons de mé-

„ bien ! a-t-on pris mon opium ? On ne lui ré-
„ pond rien : la femme, la fille, le petit garçon,
„ tous transportés de joie, lui montrent le Pere

---

thode ; éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tisane purgative.

Prenez trois feuilles de la Logique d'Aristote en grec ; deux feuilles d'un traité de Théologie scholastique le plus aigu, comme, par exemple, du subtil Scot, quatre de Paracelse, une d'Avicenne, six d'Averroès, trois de Porphyre, autant de Plotin, autant de Jamblique. Faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C** concernant la B** & la C** des I** ; faites-les distiller au bain-marie ; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune ; avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues, une douzaine d'oraisons funèbres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux Opéra, cinquante Romans, trente Mémoires. Mettez le tout dans un matras, laissez-le en digestion pendant deux jours ; puis faites-le distiller au feu de sable. Et si tout cela ne suffit pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait servi à couvrir un recueil des pieces des J. F. ; faites-la infuser l'espace de trois minutes ; faites chauffer une cueillerée de cette infusion, & avalez.

„ Cauffin. Il demande ce que c'eft : on lui dit :
„ Vive le Pere Cauffin ! il faut l'envoyer relier.
„ Qui l'eût dit ! qui l'eût cru ? c'eft un miracle.

Remede très fimple pour guérir de l'afthme.

Lifez tous les ouvrages du R. P. Mainbourg, ci-devant Jéfuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période ; & vous fentirez la faculté de refpirer vous revenir peu à peu, fans qu'il foit befoin de réitérer le remede.

Pour préferver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Ariftote, deux degrés métaphyfiques, une diftinction, fix vers de Chapelain, une phrafe tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : écrivez le tout fur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au cou.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cum fumo, igne & flamma.

Mifce Quefnellianam infufionem, cum infufione Lallemanianâ ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos fales : fiet évaporatio ardentium fpirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico : nihil indè extrahes, & nihil invenies, nifi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinae anodini chartas duas ; Efcobaris relaxativi paginas fex ; Vafquii emollientis folium unum : infunde in aquae communis lib. iiij. *Ad confumptionem dimidiae partis colentur & exprimantur, &, inexpreffione, diffolve Bauni deterfivi & Tamburini abluentis folia* iij.

„ Tenez, Monsieur, voyez donc le Pere Caussin ; c'est ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et là-dessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit passée (*).

Fiat clyster.

In chlorosim, quam vulgus pallidos colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras iiij ; *R. Thomae Sanchii de matrimonio folia* ij. *Infundantur in aquae communis libras* quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique avec un succès imaginable, Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remedes rares, & qui ne se trouvent presque point : comme, par exemple, une Epître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne, une préface trop courte, un Mandement fait par un Evêque, & l'ouvrage d'un Janséniste méprisé par un Janséniste, ou bien admiré par un Jésuite. Il disoit que ces sortes de remèdes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

(*) *Voyez la note précédente*, page 329.

LETTRE CXLIV.

USBEK A RICA.

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maiſon de campagne où j'étois allé, deux Savans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La converſation du premier, bien appréciée, ſe réduiſoit à ceci: Ce que j'ai dit eſt vrai, parce que je l'ai dit. La converſation du ſecond portoit ſur autre choſe: Ce que je n'ai pas dit n'eſt pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier: car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions, c'eſt ſon bien: le ſecond attaque les opinions des autres, & c'eſt le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek! que la vanité ſert mal ceux qui en ont une doſe plus forte que celle qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la nature! Ces gens-là veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être ſupérieurs, & ils ne ſont pas ſeulement égaux.

Hommes modeſtes, venez que je vous embraſſe. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien; & moi je vous dis que vous avez tout. Vous penſez que vous n'humiliez perſonne, & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes abſolus

que ſe vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXLV.

USBEK À ***.

Un homme d'eſprit eſt ordinairement difficile dans les ſociétés. Il choiſit peu de perſonnes, il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plait appeller mauvaiſe compagnie; il eſt impoſſible qu'il ne faſſe un peu ſentir ſon dégoût: autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très ſouvent de le faire.

Il eſt porté à la critique, parce qu'il voit plus de choſes qu'un autre, & les ſent mieux.

Il ruine preſque toujours ſa fortune, parce que ſon eſprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ſes entrepriſes, parce qu'il haſarde beaucoup. Sa vue qui ſe porte toujours loin, lui fait voir des objets qui ſont à de trop grandes diſtances; ſans compter que dans la naiſſance d'un projet il eſt moins frappé des difficultés qui viennent de la choſe, que des remèdes qui ſont de lui & qu'il tire de ſon propre fonds.

Il néglige les menus détails dont dépend cependant la réuſſite de preſque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout: il ſent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation univerſelle eſt plus ordinairement pour l'homme médiocre. On eſt charmé de donner à celui-ci, on eſt enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond ſur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on ſupplée tout en faveur de l'autre: la vanité ſe déclare pour lui.

Mais ſi un homme d'eſprit a tant de déſavantages, que dirons-nous de la dure condition des Savans?

Je n'y penſe jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ſes amis. La voici:

MONSIEUR,

« JE ſuis un homme qui m'occupe toutes les „ nuits à regarder avec des lunettes de trente „ pieds ces grands corps qui roulent ſur nos tê- „ tes; & quand je veux me délaſſer, je prends „ mes petits microſcopes, & j'obſerve un ciron „ ou une mitte.

„ Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule „ chambre: je n'oſe même y faire du feu, parce „ que j'y tiens mon thermometre, & que la cha- „ leur étrangère le feroit hauſſer. L'hiver der- „ nier je penſai mourir de froid: & quoique mon „ thermomêtre, qui étoit au plus bas dégré, m'a- „ vertit que mes mains alloient ſe geler, je ne „ me dérangeai point. Et j'ai la conſolation d'ê- „ tre inſtruit exactement des changemens de „ temps les plus inſenſibles de toute l'année „ paſſée.

„ Je me communique fort peu; & de tous les „ gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais

il

„ il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipzig, un autre à Londres, & je n'ai jamais vus, „ & que je ne verrai sans doute jamais, avec „ lesquels j'entretiens une correspondance si „ exacte, que je ne laisse pas passer un courier „ sans leur écrire.

„ Mais quoique je ne connoisse personne, dans „ mon quartier, j'y suis dans une si mauvaise réputation, que je serai à la fin obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté „ par une de mes voisines, pour avoir fait la dis„section d'un chien qu'elle prétendoit lui ap„partenir. La femme d'un boucher qui se trou„va là se mit de la partie. Et pendant que celle„là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit „ à coup de pierres, conjointement avec le Doc„teur *** qui étoit avec moi, & qui reçut un „ coup terrible sur l'os frontal & occipital, dont „ le siège de sa raison fut très-ébranlé.

„ Depuis ce temps-là, dès qu'il s'écarte quel„que chien au bout de la rue, il est aussi-tôt dé„cidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne „ bourgeoise qui en avoit perdu un petit, qu'el„le aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint „ l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; & „ ne le trouvant pas, elle me cita devant le ma„gistrat. Je crois que je ne serai jamais délivré „ de la malice importune de ces femmes, qui, „ avec leurs voix glapissantes, m'étourdissent „ sans cesse de l'oraison funèbre de tous les au„tomates qui sont morts depuis dix ans. Je „ suis, &c. „

Tous les Savans étoient autrefois accusés de magie. Je n'en suis point étonné. Chacun disoit en lui-même : J'ai porté les talens naturels aussi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain

Savant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour, & un Savant ne sauroit guere éviter le reproche d'irréligion ou d'hérésie. Il a beau être absous par le peuple, la plaie est faite, & ne se fermera jamais bien. C'est toujours pour lui un endroit malade. Un adversaire viendra trente ans après lui dire modestement : A Dieu ne plaise, que je dise que ce dont on vous accuse soit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'est ainsi qu'on tourne contre lui sa justification même.

S'il écrit quelqu'histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit & quelque droiture dans le cœur, on lui suscite mille persécutions. On ira contre lui soulever le Magistrat sur un fait qui s'est passé il y a mille ans ; & on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches qui abandonnent leur foi pour une médiocre pension ; qui, à prendre toutes leurs impostures en détail, ne les vendent pas seulement une obole ; qui renversent la constitution de l'Empire, diminuent les droits d'une Puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux Princes, ôtent aux Peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en crédit de leur temps, & les vices qui sont sur le trône, imposant à la postérité d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'est point assez pour un Auteur d'avoir essuyé toutes ces insultes ; ce n'est point assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude

continuelle ſur le ſuccès de ſon ouvrage. Il voit le jour enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un ſentiment ; il l'a ſoutenu par ſes écrits : il ne ſavoit pas qu'un homme à deux cents lieues de lui avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui ſe déclare.

Encore, s'il pouvoit eſpérer d'obtenir quelque conſidération ! Non. Il n'eſt tout au plus eſtimé que de ceux qui ſe ſont appliqués au même genre de ſcience que lui. Un Philoſophe a un mépris ſouverain pour un homme qui a la tête chargée de faits, & il eſt à ſon tour regardé comme un viſionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui font profeſſion d'une orgueilleuſe ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enſeveli dans l'oubli où ils ſeront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent, ſe dédommage en le mépriſant ; il ôte cet obſtacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, & par-là ſe trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaiſirs & la perte de la ſanté.

De Paris, le 26 de la lune de Chahban, 1720.



LETTRE CXLVI.

USBEK A RHEDI.

A Venise.

Il y a long-temps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens; il se tient couvert devant les autres: mais un Ministre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de juges qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? le plus grand mal que fait un Ministre sans probité, n'est pas de desservir son Prince, & de ruiner son peuple; il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux, c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sais que j'ai long-temps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation naturellement généreuse, pervertie en un instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Ministre; j'y ai vu tout un peuple chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi ont passé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus sains; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes, & violer les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches, & nommoient nécessité l'injustice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie : les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un payement au lieu de le faire : & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre, des feuilles de chêne pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable de richesses. J'ai vu se former en un moment une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la ruine du Prince, de l'Etat & des Concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit : Je vois que j'accommode mes affaires ; il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes ; que je dissipai la dot de deux honnêtes filles ; que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur, la

mere périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel ?

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres ? Que dira le peuple naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses ayeux avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de noblesse qui les déshonore, & ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1720

LETTRE CXLVII.

Le grand Eunuque a Usbek.

A Paris.

Les choses sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir ; les femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiere. Il se passe ici des choses horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zelis allant il y a quelques jours à la Mosquée, laissa tomber son voile, & parut presqu'à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses esclaves, chose si défendue par les loix du Sérail.

J'ai surpris, par le plus grand hasard du monde, une Lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du Sérail, & il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance ; car sûrement tu es trahi. J'attends tes ordres : & jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une situation mortelle. Mais si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles ; & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du Sérail d'Ispahan, le 1 de la lune de Rhégeb, 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE.

Au Sérail d'Ispahan.

RECEVEZ par cette Lettre un pouvoir sans bornes sur tout le Sérail : commandez avec autant d'autorité que moi-même ; que la crainte & la terreur marchent avec vous ; courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens ; que tout vive dans la consternation ; que tout fonde en larmes devant vous ; interrogez tout le Sérail ; commencez par les esclaves ; n'épargnez pas mon amour ; que tout

ſubiſſe votre tribunal redoutable; mettez au jour les ſecrets les plus cachés; purifiez ce lieu infâme, & faites-y rentrer la vertu bannie. Car dès ce moment, je mets ſur votre tête les moindres fautes qui ſe commettront. Je ſoupçonne Zélis d'être celle à qui la Lettre que vous avez ſurpriſe s'adreſſoit: examinez cela avec des yeux de lynx.

*De ***, le 11 de la lune de Zilhagé, 1718.*

LETTRE CXLIX.

NARSIT A USBEK,

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir, magnifique Seigneur: comme je ſuis le plus vieux de tes eſclaves, j'ai pris ſa place juſqu'à ce que tu ayes fait connoître ſur qui tu veux jeter les yeux.

Deux jours après ſa mort, on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adreſſée; je me ſuis bien gardé de l'ouvrir; je l'ai enveloppée avec reſpect, & l'ai ſerrée juſqu'à ce que tu m'ayes fait connoître tes ſacrées volontés.

Hier un eſclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Sérail: je me levai, j'examinai la choſe, & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime Seigneur; &

Je te prie de compter sur mon zèle, mon expérience & ma vieillesse.

Du Sérail d'Ispahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK A NARSIT.

Au Sérail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes! vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me désespérer ; & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte!

Il se passe des choses horribles ; j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans. Lisez-les donc ces ordres : & vous périrez si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 15 de la lune de Chalval, 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM A USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus long-temps le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le Sérail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidèle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles: Je me meurs: mais le seul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le Ciel puisse me garantir de tous les malheurs que je prévois! Puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si après ma mort il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je sais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant sa mort, sur la conduite de tes femmes. Il y a dans le Sérail une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis, a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sais ce que c'est; tous se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue; depuis la mort du grand Eunu-

que s'il semble que tout leur soit permis : la seule Roxane est restée dans le devoir & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & sévère qui y régnoit autrefois. Une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne, même parmi tes esclaves, une certaine indolence pour leur devoir & pour l'observation des regles, qui me surprend; ils n'ont plus ce zèle ardent pour ton service qui sembloit animer tout le Sérail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné; & qu'un jour avant qu'elles arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir lorsque nous étions retirés. Le vieux Eunuque qui est à présent à notre tête, est un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colère vengeresse contre tant de perfidies : & si le Ciel vouloit, pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promet que, si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidelles.

Du Sérail d'Ispahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLII.

NARSIT A USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont souhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidelles & des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un asyle. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands Arméniens, nouvellement arrivés à Ispahan, avoient apporté une de tes Lettres pour moi : j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour, & la Lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que dans ce changement tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du Sérail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.



LETTRE CLIII.

USBEK A SOLIM.

Au Sérail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher, qui est ma vengence. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément ; dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon Sérail comme je l'ai laissé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupable, & fais trembler ceux qui se proposoient de le devenir. Que ne peux-tu pas espérer de ton maître pour des services si signalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, & de toutes les récompenses que tu as jamais désirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK A SES FEMMES.

Au Sérail d'Ispahan.

PUISSE cette Lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes! Solim est votre premier Eunuque, non pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Sérail s'abaisse devant lui. Il doit juger vos actions passées: & pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLV.

USBEK A NESSIR.

A Ispahan.

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importe, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux. Il me semble que

je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même que lorſqu'une ſombre jalouſie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les ſoupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neſſir, tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, ſi tu ſavois mon état déplorable. J'attends quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du Sérail; je compte tous les inſtans qui s'écoulent; mon impatience me les alonge toujours: & lorſque celui qui a été tant attendu eſt près d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raiſon que j'aie eue de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même en proie à mes chagrins? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere; mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions; il m'attache ici par mille prétextes: il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie; ou plutôt il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout: j'entrerai dans le Sérail; il faut que j'y demande compte du temps funeſte de mon abſence; & ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et ſi la ſeule idée m'accable de ſi

loin, que fera-ce lorfque ma préfence la rendra plus vive ? Que fera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'ofe imaginer fans frémir ? que fera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, foient des remarques éternelles de ma confufion & de mon défefpoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y font gardées ; j'y porterai tous mes foupçons ; leurs empreffemens ne m'en déroberont rien : dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps fi peu propres aux réflexions, ma jaloufie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, efclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les fentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus fur votre condition, fi vous connoiffiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chahban, 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE A USBEK.

A Paris.

L'HONEUUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le Sérail ; un deuil affreux l'environne ; un tigre y exerce à chaque inftant toute fa rage. Il a mis dans les fupplices deux ennuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence ; il a vendu une partie de nos efclaves, & nous a obligées de

de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne : le ſacrilège n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; & quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile. Il ne nous eſt plus permis de nous parler ; ce ſeroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eſt entrée dans le Sérail, où ils nous aſſiégent nuit & jour ; notre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long-temps, & que ces peines finiront avec ma vie ; elle ne ſera pas longue, cruel Usbek, je ne te donnerai pas le temps de faire ceſſer tous ces outrages.

Du Sérail d'Iſpahan,
le 2 de la lune de Maharam, 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI A USBEK.

A Paris.

O Ciel ! un barbare m'a outragée juſques dans la maniere de me punir ! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême, ce châtiment qui ramène, pour ainſi dire, à l'enfance.

Mon ame d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent retentir les voûtes de mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter sa pitié à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, son ame insolente & servile s'est élevée sur la mienne. Sa présence, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis seule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes; mais lorsqu'il s'offre à ma vue, la fureur me saisit: je la trouve impuissante, & je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner jusqu'aux sentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne sais plus me plaindre, je ne puis plus que mourir.

J'ai soutenu ton absence, & j'ai conservé mon amour par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois superbe de mon amour même, & le tien me faisoit respecter ici. Mais à présent....... Non, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer; reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du Sérail d'Ispahan, le 14 de la lune de Maharram, 1720.

*

LETTRE CLVIII.

ZELIS A USBEK.

A Paris.

A mille lieues de moi vous me jugez coupable ; à mille lieues de moi vous me punissez.

Qu'un Eunuque barbare porte sur moi ses viles mains, il agit par votre ordre : c'est le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaisie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur est tranquille depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se dégrade, & vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du Sérail d'Ispahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CXIX.

SOLIM A USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique Seigneur, & je te plains : jamais serviteur fidèle n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jours sur elles; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministere par les châtimens, & je les ai suspendus sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile? Oublie tous mes services passés; regarde-moi comme un traître, & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô Ciel! à qui se fier désormais? Tu soupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une sécurité entiere: mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture; c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est vu découvert, est venu sur moi; il m'a donné deux coups de poignard. Les Eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré; il s'est défendu long-temps, en a blessé plusieurs; il vouloit même rentrer dans la chambre pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin il a cédé au nombre, & il est tombé à nos pieds.

Je ne sais si j'attendrai, sublime Seigneur, tes ordres séveres. Tu as mis ta vengeance en mes mains, je ne dois pas la faire languir.

Du Sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM A USBEK.

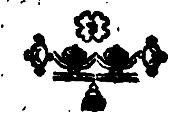
A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont difparoître : je vais punir.

Je fens déja une joie fecrette : mon ame & la tienne vont s'appaifer ; nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui femblez n'être faites que pour ignorer tous vos fens, & être indignées de vos defirs mêmes, éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce Sérail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le fang que j'y vais répandre.

Du Sérail d'Ifpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.



LETTRE CLXI.

ROXANE A USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques, je me suis jouée de ta jalousie, & j'ai su de ton affreux Sérail faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes vaines: car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre; j'ai réformé tes loix sur celles de la nature, & mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profané la vertu en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour. Si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-temps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien s'étoit soumis: nous étions tous deux heureux; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, sans doute, te paroît nouveau. Seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je sens affoiblir jusqu'à ma haine: je me meurs.

Du Sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

Fin des Lettres Persanes & du Tome VI.

